

Famille Dupont

Période de guerre

1918-1919

10 janvier 1918 – <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i>	2
13 janvier 1918 – <i>Messenger de St Saulve Cécile à ses frères et sœurs</i>	3
20 janvier 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i>	5
3 février 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie</i>	7
7 février 1918 – <i>Message de François Dupont</i>	10
7 février 1918 - <i>Lettre de Geneviève à son frère Robert</i>	10
Mardi Gras - <i>Extraits de lettre de Geneviève</i>	11
3 mars 1918 - <i>Lettre de Geneviève à ses frères</i>	12
10 mars 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie</i>	13
11 mars 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie</i>	14
3 avril 1918 – <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i>	15
6 mai 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i>	16
13 mai 1918 – <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i>	18
16 juin 1918 – <i>Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry</i>	19
28 juin 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie à son frère Pierre</i>	21
28 juin 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie à son frère Robert</i>	22
28 juillet 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie à son frère Robert</i>	23
21 août 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie à son frère Robert</i>	26
21 septembre 1918 - <i>Lettre de Térése à son frère Robert</i>	27
13 octobre 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i>	28
27 octobre 1918 - <i>Lettre de Térése à ses frères</i>	30
6 novembre 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie</i>	32
Écrit juste avant l'armistice <i>par Anne-Marie</i>	33
12 novembre 1918 – <i>Carnet d'Anne-Marie</i>	34
14 novembre 1918 - <i>Lettre de Geneviève à ses frères</i>	34
14 novembre 1918 - <i>Mot de Cécile écrit à la suite de la lettre de Geneviève</i>	36
24 novembre 1918 - <i>Lettre de Térése à ses frères</i>	36
Dimanche 1er décembre 1918 - <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i>	38
2 décembre 1918 – <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i>	39
2 décembre 1918 - <i>Lettre de Cécile Dupont-Henry à ses enfants</i>	40
9 décembre 1918 - <i>Lettre de Geneviève à ses frères</i>	40
15 décembre 1918 - <i>Lettre de Geneviève à ses frères</i>	42
22 décembre 1918 - <i>Lettre de Jehanne d'Arc (8 ans)</i>	45
Décembre 1918 - <i>Extrait de lettre de Térése</i>	46
29 décembre 1918 - <i>Lettre de Geneviève à son frère Robert</i>	47
Janvier 1919 - <i>Extrait de lettre de Geneviève</i>	48
6 février 1919- <i>Lettre d'Anne-Marie à son frère Robert</i>	48
23 mars 1919- <i>Lettre d'Anne-Marie à ses frères</i>	49
28 Avril 1919 – <i>Lettre de Pierre Toison à son père</i>	50
2 mai 1920 – <i>Décès de Pierre Henry du Canada</i>	51

10 janvier 1918 – Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry

Aux Armées le 10 janvier 1918

Ma chère Anne Marie,

Je réponds bien tardivement à ta bonne lettre du 30 décembre. Cela tient à ce que j'étais en permission de 10 jours (oui, encore car je ne cesse plus d'y être en permission, c'est honteux !)

Or écrire une lettre dans un appartement parisien où 6 personnes dont 2 marmots causent, piaillent, rient et pleurent en même temps est une tâche impossible. J'ai donc attendu mon retour à l'hôpital de Zuydcoote pour t'envoyer mes vœux pour toi et toute ta chère famille. A Paris, ma mère et Guite ont vu au train de Valenciennes dont une cousine Marie-Paule et sa fille.

Ereintées par 5 jours de voyage dans les pires conditions (20 dans un compartiment de 3^{ème}). Elles disent n'avoir pas trop souffert du ravitaillement qui est très amélioré depuis quelques mois.

Les oncles visités à Valenciennes et Douai vont bien, même mon oncle Henri qui avait souffert de crises d'asthme il y a quelques mois.

J'ai vu ma tante Alice et Dadie revenues de Bourg-la-Reine, 20, av. du Petit Chambord au début décembre. Bonne mine, bon moral, Dadie charmante et ravissante comme toujours, nous sommes revenus gorgés de bonbons.

Mon neveu Henri (ou y) va bien, il est plutôt genre petite espèce, 7 livres ½ à 2 mois mais très sage et bon appétit.

Vu également René et Albert, le dernier élève aspirant à Fontainebleau revient tous les 8 jours. Sais-tu qu'il se marie décidément en avril à l'issue de ses cours. Il ne l'a pas volé...

Je crois qu'il y a en effet ici une demoiselle Jacques mais je n'ai pas l'occasion de la voir, l'hôpital est immense.



J'ai appris en effet, la mort de Monsieur Marniet ? qui nous a tous profondément affligés. Nous savions l'estime que vous tous aviez pour lui et les siens et combien cette triste nouvelle vous toucherait.

Ayant beaucoup de travail en ce moment, il me sera difficile de continuer mon journal avant avril, que ce ne soit pas une raison pour suspendre la tienne qui m'intéresse vivement.

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Anne Marie ainsi que tous les tiens.

Michel Dupont

13 janvier 1918 – *Messenger de St Saulve Cécile à ses frères et sœurs*

J.M.J.

(manuscrit pages 269 à 276)

Je désespérais de son arrivée et, bien malgré moi je l'ai conservé deux jours de trop d'où un franc d'amende pour Messes pour nos défunts. Pauvres chers morts que notre situation de réfugiés privés des Messes que nous faisons célébrer pour eux. Vous savez combien notre cher Jacques avait à cœur l'exécution de la consigne du Messenger : ou l'expédier dans les trois jours, ou, 50 centimes d'amende au profit de nos Morts par jour de retard. Notre glorieux frère n'est plus là pour rappeler ce règlement, son souvenir nous suffira, nous en ferons une question d'honneur et nous paierons à nos chers absents la dette de notre négligence ou de nos empêchements. Gonzague a été absous par vous tous, je ne puis que ratifier, tout en regrettant vivement son oubli. Si vous le voulez bien nous allons à l'avenir être tout à fait fidèles, je veux vous donner l'exemple en versant mon amende à la Caisse pour nos défunts.

Depuis le 19 août, dernier passage du Messenger, nous avons à enregistrer pour notre foyer des événements heureux et douloureux, ainsi va à la vie, accueillons les uns et les autres comme venant de la main de Dieu qui sait ce qu'il nous faut à chacun, qui nous aime et veut que joies et épreuves nous servent de degrés pour nous rapprocher de Lui. Rassurez-vous, pas de sermon aujourd'hui, Albert s'en est chargé avec tant d'esprit et d'à-propos. Je vous engagerai seulement à suivre ses conseils en conservant les traditions qui ont fait la force et la gloire de la famille et feront la force et la gloire de nos enfants, à ce point que si nous voulions changer on rirait de nous comme on rit des gens masqués, ceux qui ont aimé et vénéré la famille ne la reconnaîtraient plus en nous, nous n'aurions vraiment plus notre raison d'être. Je crois en effet, et j'en suis convaincue, que Dieu a donné à chaque individu, à chaque famille, à chaque nation une mission spéciale dans le monde avec les qualités, les dispositions, le génie propre à la remplir.

"Gesta Dei per francos", ne croyez-vous pas qu'à notre famille essentiellement française, Dieu ait confié une mission analogue à celle de la France et chacun de vous ne sent-il pas en lui le besoin de gagner les autres à sa manière de voir, et cela d'une façon très intense, avec les moyens spéciaux que le Bon Dieu nous a donnés, moyens divers pour chacun : exemple, parole, plume, etc. Il s'agit d'employer ces moyens comme Dieu veut que nous les employons, pour son règne, pour sa gloire ; il faut faire fructifier notre talent et non point l'enfouir ou le dissiper en l'employant à la satisfaction de notre égoïsme ou de notre propre gloriole. Je crois que je me suis laissée entraîner, pardonnez-moi.

Depuis le dernier Messenger, nous avons eu la joie de la naissance d'un nouveau petit-fils, André que j'ai eu le plaisir d'aller embrasser en octobre. Il va très bien et sa chère Maman aussi, son Papa est maintenant au Creusot Hôtel Terminus, pour quelques mois tandis qu'Yvonne et les bébés sont restés à Paris 22 rue Lacretelle. A Paris, j'ai reçu chez notre chère Marie une bien chaude hospitalité, j'en garde le meilleur souvenir. J'ai eu le grand plaisir de faire la connaissance de notre charmante nièce Clo dont nous sommes heureux de lire les lignes dans ce Messenger.

J'ai vu aussi et avec quelle joie ! tous nos frères et sœurs parisiens et leurs enfants et en plus j'ai eu l'heureuse fortune de rencontrer les Charles Dupont qui venaient d'amener leurs fils à Stanislas.

A Paris, j'ai vu Max (6 rue du Regard) au Grand Séminaire, Pierre à Versailles à l'S.C.A.M. 2 rue de la Vieille Eglise et je suis allée voir avec François les Joseph Dupont et les Adrien Butruille. Puis j'ai vu la chère Mimi, rue du Bac dans son petit costume de novice, fraîche et rose et charmante.

Tandis que j'étais à Paris, Robert, ayant reçu les papiers nécessaires partait pour l'Algérie sans attendre mon retour. Il y est très heureux, chez Marthe de Laderrière, Ferme de Sacy, Marengo (Alger) et s'est mis de tout cœur au travail.

Sa santé se fortifie. Il a retrouvé ou plutôt trouvé là-bas les René Hollande qui sont fort gentils. Bien que Robert ait quitté la Suisse les cartes que l'on reçoit des pays envahis lui sont réexpédiées, mais il ne peut plus y écrire. Il a reçu ainsi la photographie de Paul-fils qui est arrivée à peu près en même temps que Marie-Paul et Babeth.



Paul (fils de l'oncle Paul, frère de Pierre Dupont)

Nous attendons impatiemment par elles des nouvelles d'Henri et de toute la famille. Ma belle-sœur Pauline Henry qui était restée à Pouru chez les Alphonse est arrivée à Flers le 20 décembre. Nous ne l'avons pas encore vue. Tous sont en bonne santé là-bas, mais bien tristes ; les enfants ont été malades, mes belles-sœurs Madame Alphonse et Pauline ont extrêmement maigri et Alphonse a perdu trente-cinq kilos. Deux des fils font sept heures de travail à la commandanture (sic) et Marie-Thérèse est employée dans une garderie ; ils vont tous chercher du bois au loin. Grâce à Dieu leur potager a produit extraordinairement, ils se nourrissent de leurs légumes et trouvent encore le moyen d'aider les malheureux dont ils sont la Providence. En faisant des travaux dans l'usine on a découvert la cachette dans laquelle se trouvaient les lettres et les valeurs de l'usine et de chacun de nous ; Alphonse en ayant été prévenu (c'était le 22 novembre 1915) a pu faire transporter le tout chez lui, il n'y manquait rien.

Quand il est rentré à Pouru après l'invasion, il a pu déménager tout le contenu de mon bureau, correspondance du cher Paul, papiers, photos, comptes ; notre linge et nos vêtements en grande partie. Le tout est chez eux et leur vient à point à mesure de leurs besoins. Les chaussures en particulier leur ont rendu le plus grand service. Une paire de chaussures d'homme coûte 150 ou 180 francs. Le Curé de Pouru dessert trois paroisses et fait beaucoup de bien ; celui de Brévilly baisse beaucoup, il a plus de quatre-vingt-cinq ans et croit qu'il ne verra pas la fin de la guerre, c'est la seconde guerre qu'il subit à Brévilly. A Glaire Sedan, on a fusillé au début des vieillards des Petites-Sœurs.

L'excellent Monsieur Castel, notre directeur technique de Brévilly vient de mourir à Albertville (Savoie) enlevé en quelques jours par une tuberculose foudroyante, seul, à l'hôtel. Il était directeur d'un service aux Usines de P. Girod à Ugine où on avait pour lui la plus grande estime. Ses sept enfants orphelins sont à Dieppe avec leur grand-mère infirme. Nous sommes désolés de cette mort qui nous ravit un ami très sûr et prive l'usine d'un directeur de grande valeur et de non moins grande modestie. Il a demandé et reçu les Sacrements ; il était d'ailleurs très religieux et communiait plusieurs fois par semaine. C'est cette pratique religieuse intense qui l'a soutenu dans la grande épreuve de la mort de sa femme. Pauvres petits orphelins ! L'ainé des fils est à Versailles préparant Centrale. Monsieur Girod veut se charger, au moins en grande partie, de ses études et aidera aussi la famille ; c'est un soulagement pour nous de le savoir, dans ce moment où nous-mêmes ne pourrions le faire.

Je vous embrasse tous

Cécile

Reçu le 8 janvier 1918, expédié le 15 : 2 jours de retard = 1 franc

Prière de m'envoyer les Messagers périmés. Je les recueille.

20 janvier 1918 - *Lettre d'Anne-Marie à ses frères*

Angers

Mes chers frères

Il y a bien longtemps que je désire vous écrire, mais, impossible d'en trouver le temps, parce que je suis de plus en plus occupée chez Mademoiselle Bocquet, qui a actuellement tellement d'élèves qu'elle a à peu près continuellement besoin de moi. Ses cours qui étaient avant de quatre élèves, rarement cinq, atteignent maintenant couramment sept élèves, quelquefois davantage. J'ai été mardi dernier à Saumur avec elle et je dois y retourner mardi prochain. Mon désir est toujours de passer mon diplôme avec ce que j'aurai gagné chez Mademoiselle Bocquet, car l'an prochain elle aura tant d'élèves qu'elle pourra encore moins s'en tirer seule. De plus, à la maison on est toujours extrêmement occupés et le peu de temps que j'y ai se perd vivement.

Il faut que je vous parle en détails de la transformation ou plus exactement du développement intense de l'œuvre de Maman.

Tout d'abord vous savez que depuis quelque temps Mademoiselle Lacretelle, aidée de quelques amies, tient chaque après-midi une permanence 1 place de Lorraine (Maison prêtée par une famille angevine, tout près du Mail), pour recevoir les doléances de tous les réfugiés. Elle les inscrit, les fait visiter par nos dames, essaie de leur trouver logement, emplois etc... Notre désir alors fut de transférer l'ouvroir du 53 rue Toussaint dans cette maison, infiniment plus pratique, particulièrement parce qu'elle était très centrale. Nous l'avons obtenu sans difficulté et quelques jours après nous commandions la corvée militaire qui déménageait notre ouvroir, dans une charrette. Les sept hommes et le caporal, de pauvres vieux territoriaux se firent commander haut la main par Mademoiselle Teisset, qui, malgré la modicité de nos emballages, le volume des paquets, leur grand nombre, et comme de juste dans nos grands jours, une pluie battante, est arrivée à faire un déménagement parfait, voiture bien équilibrée et chargement solide.

Depuis la nouvelle installation du vestiaire place de Lorraine, je ne m'en occupe plus. Mademoiselle Teisset, et Madame Bonnet (femme d'un professeur du lycée) en ont la direction. Le vestiaire est installé au premier étage. A côté se trouve la salle d'ouvroir, pièce agréable, gaie, avec grand balcon sur le Mail. Deux jours après notre installation nous avons reçu là Monsieur Bouju, le nouveau préfet qui avait manifesté le désir de nous aider et de se servir de nous pour l'exécution de différents désirs. Nous savions particulièrement qu'il désirait beaucoup nous unir la Croix-Rouge et les Femmes de France dont le service est tombé à peu de chose. Mais l'abbé Thierry et les Messieurs des Comités qui aident le vestiaire tel qu'il fonctionne actuellement veillaient. Ils avaient peur d'un envahissement de ces groupes, qui avec beaucoup de bruit et peu de travail, auraient dissipé le bien que nous étions arrivés à faire. Alors, chez nous, nous avons resserré les cadres, donné des titres aux personnes qui n'en avaient jamais eu, professant depuis longtemps pourtant leur charge. On a fondé ou précisé une œuvre du mobilier et du logement avec des Messieurs et des Dames. On a donné une directrice au vestiaire avec un règlement, un règlement strict aussi aux dames visiteuses sous la direction de Maman. On a défini précisément le rôle et les charges de Mademoiselle Lacretelle et de Marguerite Guenot, nos deux secrétaires. On a étudié de près l'œuvre des dentellières et uni davantage encore nos jeunes filles catéchistes, sous ma haute présidence. Alors sans peur et même avec confiance nous avons attendu l'aide d'en haut (le préfet) et le secours d'autrui. Or donc le mardi 9, tout étant pesé et décidé avec Monsieur Cochart le président du Syndicat d'Initiative, nous étions prêts. Le mercredi 9 à 3 heures tapant, le préfet arrive place de Lorraine avec Monsieur Durand-Farget alors que notre secrétariat était envahi de réfugiés. Maman s'en excuse, lui expliquant que le mercredi était spécialement le jour où ils sont conviés. Lui, extrêmement aimable, remercie Maman et ces dames de leur dévouement, et parle si bien à nos pauvres réfugiés, que du fond du cœur part le cri : "vive Monsieur le Préfet...". Après un court passage - il monte à la salle d'ouvroir où environ trente dames de notre oeuvre l'attendaient - Maman pensait qu'il présiderait, mais elle fut contrainte à prendre la place d'honneur.

Monsieur Cochart prit alors la parole et en quelques mots parla à Monsieur Bouju du dévouement des dames d'Angers et des réfugiés pour les réfugiés et particulièrement de la bonne organisation de l'œuvre actuelle sous la présidence de Maman. Suit ensuite un rapport de Maman, remerciement à Monsieur Bouju pour sa visite de bienvenue, puis exposé de notre œuvre, de nos travaux, de nos désirs - particulièrement au point de vue des logements, et du mobilier des réfugiés (depuis nous avons pu louer de grands locaux pour les sous-louer à bon compte, et avec peine Madame Drouy espère faire de nouvelles affaires de ce genre) . Au rapport de Maman suit un court rapport de Madame Drouy sur le logement, le mobilier. Maman cite pour l'honneur de cette dame que sur son propre argent elle fait des avances à cent cinquante-six familles leur achetant du mobilier et alors à l'honneur de ces familles une seule n'a pas remboursé et a laissé 36 francs de dettes en quittant Angers.

Ensuite Monsieur Bouju a adressé à Maman un mot charmant, délicat disant qu'il aimait saluer en elle la personnification de son pays, le Nord, pays éprouvé, douloureux, mais grand, courageux et fort dans son deuil puis, il a relevé les différentes questions abordées par Maman. Ensuite Monsieur Durand-Farget - qui a comme charge les réfugiés à la préfecture - a développé vaguement son plan d'organiser le Séminaire, près de Saint-Serge, en hôtellerie de passage, pour l'arrivée des trains de réfugiés. Actuellement on en attend trois de six cents Sans préciser leur manière de nous utiliser à ce sujet, ni rien d'autre.

Ces Messieurs nous ont quitté toujours très aimables, Monsieur Bouju est d'ailleurs un homme extrêmement distingué, grand organisateur, parole très agréable et délicate tant par les expressions que par la voix.

Monsieur Cochart, l'abbé Thierry, Madame Jac sortirent de cette réunion avec l'impression que D. F. voulait se servir de la Croix-Rouge, non de nous, et ils ne le voulaient pas. Quelques jours après, réunion hebdomadaire à la préfecture des Messieurs des comités avec Monsieur Durand-Farget, celui-ci expose ses plans, alors, Messieurs Cochart, Thierry, Jac, Fortier, Lemel, lui démontrent qu'il faut absolument qu'il se serve de nous dans son organisation et d'une manière active, réunion agitée où le nombre l'emporte. Il y est décidé qu'on demandera pour tous les services du Séminaire, pour l'aménagement du local et pendant le passage des réfugiés, des dames de la Croix-Rouge, de L'Union des Femmes de France, sous la direction de Maman. Sur ce, Monsieur D.F. convoque Maman au Syndicat pour lui exposer un peu la chose. Le mercredi 16, réunion encore, 1 place de Lorraine, de la Croix-Rouge, des Femmes de France sous la direction de Maman et de Monsieur Durand-Farget qui expose la chose !

Il explique que le Séminaire vient d'être vidé de ses derniers réfugiés, puis désinfecté, et demande l'aide de ces dames pour l'aménagement et le service pendant la présence des réfugiés, consistant dans, service des chambres, de la table, vestiaire et différents contrôles. Aussitôt cette réunion, ces dames se sont rendues au séminaire pour se rendre compte du service sur les lieux. J'écoutais un peu tout ce qu'on disait dans les différents groupes, car, c'était de prime abord une difficulté que de concilier ces trois associations, chacun se demandait avec inquiétude comment on pourrait s'entendre et surtout qui dirigerait, et il fut décidé que ce serait Maman qui par son indépendance serait parfaitement désignée pour ce rôle. Les jours suivants elle s'est réunie avec Madame de la Noue directrice de la Croix-rouge et Madame Cointreau des Femmes de France. et Monsieur Durand-Farget pour prendre les décisions générales. Il a été décidé que notre œuvre prendrait la direction du 3ème étage, les Femmes de France prendraient le 2d..., mais tout cela sous la direction de Maman qui a délégué pour cela Madame Bonnet, une dame de notre œuvre - et Maman a même été nommée "Présidente départementale du secours aux réfugiés". Puis, il fut décidé que bien que nos trois associations aient chacune leur étage, on fondrait les services quand on aurait besoin d'une aide mutuelle, ainsi le réfectoire aura le service mélangé.

3 février 1918 - Lettre d'Anne-Marie

Château de Rougemont

Cher Pierre, chère Yvonne, cher Robert,

Figurez-vous que je suis au Château de Marmoutiers depuis hier soir, au milieu d'une belle grande propriété qui domine la ville de Tours, (pour Yvonne qui connaît un peu Tours, je dirai que je suis à 20 minutes environ du Terminus du tramway de Sainte Radegonde). Pour accéder au château on monte 10 minutes environ un charmant chemin en lacets, au bas duquel sont les grottes de Marmoutiers. Je suis venue voir Jeanne Riche qui termine ici son noviciat, car c'est un noviciat qui s'est ouvert ici. Je suis tellement bien ici dans le calme et la paix que je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir la vocation religieuse. C'est bon qu'il y a longtemps que mes idées sont faites à cet égard, sans quoi, je vous assure que je serais vite prise par la douceur qui m'entoure. Mon amie est charmante, elle s'échappe chaque fois qu'elle a un instant libre pour venir causer avec moi, et nous avons autant de plaisir ensemble que dans le temps. Malheureusement quoique je ne sois arrivée qu'hier à 4 heures et demi, je repartirai demain à

12 heures¹⁰, c'est vraiment court. Mais il faut que je rentre pour un cours, et puis aussi pour retrouver Max qui devait prendre ce même train demain et qui changeant d'idée arrivera la nuit prochaine à Angers. Ce pauvre Max est toujours fatigué, c'est vraiment pénible, espérons que le repos du temps de vacances lui fera du bien. C'est si triste de le voir toujours arrêté par la fatigue.

Geneviève a reçu la lettre de Robert, elle demande quelques jours de réflexion. Papa et Maman aussi, mais, à première vue elle serait ravie de partir. Il faut que je dise pour Yvonne et Pierre ce dont il est question. Ma cousine de Laderrière cherche une personne pour instruire deux de ses petits-enfants, les aînés étant pensionnaires à Alger. Robert serait naturellement enchanté que Geneviève réponde à cette offre, cette dernière s'en fait une joie. Dans ce cas, elle partirait en mai avec René de Laderrière, et passerait son brevet à Alger, ou d'ailleurs la faculté ne sera peut-être pas sévère. Geneviève est toute indiquée pour s'occuper d'instruction d'enfants, elle a d'ailleurs beaucoup de dispositions pour cela. Je ne sais pas du tout ce qui va se décider, cela dépend beaucoup naturellement de Geneviève, et de Papa, mais, ce n'est pas sans émotion que nous nous séparerions un an de cette bonne Geneviève.

Térèse pense faire son P.C.N. l'an prochain. J'ai toujours la pensée d'aller cet été me faire diplômer à Paris. Avec ce que je gagne maintenant je peux y arriver. Les élèves de Mademoiselle Bocquet se multiplient de jours en jours, l'an prochain chacun de ses cours aura au moins 6 élèves, tandis qu'avant, ils étaient formés de 4 au plus. J'oublie de vous parler des "gothas" et de vous dire que nous avons été bien ravis de recevoir les lettres d'Yvonne et de Max pour nous rassurer. Yvonne n'a pas eu son quartier bombardé et Max s'est réveillé quand les pompiers rentraient parce que tout était fini.

Naturellement nous offrons l'hospitalité à Yvonne quand elle le voudra. On s'arrangera toujours pour se loger. Des amies nous offrent déjà des berceaux, et nous avons déjà songé à toute l'organisation en cas d'arrivée. Ses enfants profiteront sans se fatiguer du grand et bon air de la campagne. Depuis huit jours chaque après-midi, on peut s'asseoir de 1 heure à 4 heures tant le soleil est bon. Nous avons eu deux après-midi le père Grandjean de Villers-Cernay dans le jardin pour transporter le fumier dans le potager. Nous attendons Max, et nous sèmerons des petits pois, et des pommes de terre nouvelles. Nous avons enfin été au jardin jeudi, nous y avons récolté 250 poireaux que nous allons mettre en jauge dans le jardin, et des carottes. Malheureusement on nous avait pris les plus belles, ainsi que beaucoup de choux pommés et de choux de Bruxelles, nous n'en avons rapporté que deux kilogs. Il ne reste plus là-bas que des poireaux et quelques pieds de choux de Bruxelles. Quant au jardin d'Angers, il a languï longtemps, mais depuis quelques jours il reprend. Les choux en particulier ont très peu poussé.

J'oublie de vous parler du Séminaire. Le service organisé y a très bien fonctionné, il y a eu un peu de désordre les premiers jours, car l'organisation en avait été trop précipitée pour être parfaite, mais on s'est vite donné un règlement et tout est rentré dans l'ordre. Les dames de la Croix Rouge et les Femmes de France s'entendent fort bien avec Maman, ce qui facilite la bonne organisation générale. La Croix Rouge a la charge spéciale du premier étage, les Femmes de France ont le second et nous avons le troisième. Marguerite Guenot qui a été nommée directrice d'étage s'en est parfaitement tirée. Il doit y avoir continuellement deux dames par étage pour exercer une certaine surveillance morale - et surtout pour les malades, et l'assistance morale - Aux réfectoires le service est assuré par une trentaine de jeunes filles, et quelques dames. Il y a de plus un vestiaire, un bureau administratif pour l'évacuation des réfugiés, les envoyant rejoindre leur famille, ou cherchant à les envoyer dans le département suivant leurs aptitudes,

puis un autre bureau tenu par deux Américaines et deux dames de notre vestiaire où l'on dresse des fiches de renseignement sur les réfugiés qui restent dans le département pour leur venir en aide. Un autre bureau existe pour la recherche des membres dispersés des familles.

Puis il y a le dispensaire tenu par les deux sociétés de secours aux blessés militaires. Les évacuations des réfugiés deviennent de plus en plus difficiles dans le département parce qu'il reste peu de logements disponibles, mais encore beaucoup de maisons fermées qui ne veulent pas s'ouvrir. On va en arriver en Anjou comme dans les autres départements à réquisitionner ces habitations.

En somme le fonctionnement de l'organisation du Séminaire lui-même s'est bien fait, mais, comme il faut toujours qu'il y ait quelque chose qui cloche, Maman a un ennui, du côté des présidents des groupes départementaux qui détestent Monsieur Durand-Farget qui a organisé le Séminaire. Ils auraient voulu avoir un rôle direct dans l'affaire. Nous croyons que l'idée de ce Monsieur est de leur donner une grande place dans le conseil d'administration, c'est d'ailleurs ce que veut le Préfet, mais, les choses étaient si pressées que le Séminaire a fonctionné avant qu'on ait pu fonder la société administrative. On a essayé de le faire il y a huit jours, et Monsieur L., président du Pas de Calais, a dit tout ce qu'il avait sur le cœur à Monsieur Durand-Farget. Cette réunion n'a pu avoir d'issue. On va la refaire lundi. Le Préfet veut nommer président, Monsieur Cochart du Syndicat d'Initiative, qui est président des chefs des groupes départementaux. Mais le plus enragé des chefs de groupes est l'abbé Thierry qui généralement très équilibré a une crise de neurasthénie aiguë. Nous n'avons rien fait sans son conseil ou son ordre, et maintenant il se montre si mécontent de tout, croyant que le Séminaire fonctionne mal, que la Croix Rouge et les Femmes de France nous accaparent, que Maman avec Monsieur et Madame Jac, Monsieur Fortier etc... croient qu'il perd sérieusement notion des choses. Dans une prochaine lettre je vous dirai la suite de l'histoire.

J'ai été cet après-midi voir Elvire Cuvelier qui est réfugiée à Tours, elle a revu sa mère, ma cousine Marie-Paul, qui est extraordinairement maigrie, elle a eu un voyage très dur. Elle est partie de Valenciennes en wagon à bestiaux où elle a été enfermée treize heures en Belgique. On les a fait débarquer ne leur faisant même pas soupçonner quand elles repartiraient. Elles ont passé quinze jours dans un château abandonné avant de reprendre le train. Heureusement avant de partir elle a appris qu'on prenait les bijoux. Elle a eu le temps de les confier à quelqu'un. Avant son départ elle a vu ma cousine Pauline Piérard de Raismes, qu'elle n'avait pas revue depuis plus d'un an tant la Kommandantur est dure. A Valenciennes on a retiré tous les matelas de laine. On en a en copeaux

J'oublie de vous dire qu'au Séminaire nous devons avoir un Boche parmi nos réfugiés. Je pense qu'on va le mettre dans un camp de concentration. Il en a le type physique, il est extrêmement obséquieux, relativement jeune et en bonne santé, de plus il n'arrive pas à prononcer les t. Nous le suspectons tous et une bonne petite Sœur de Reims à qui on n'en avait rien dit avait cette impression qui la poursuivait. Je pense que vous allez être contents de ma grande lettre, vous aurez au moins un peu joui de mon voyage. Je rentre dès demain à la maison parce qu'il faut que j'y sois pour un cours.

Je vous embrasse tous à la ronde.

Sœurette

Sans me relire.

Mercredi 6 février

Angers

Je termine ici ma lettre, en hâte, pour qu'elle parte aujourd'hui.

Nous avons reçu la malle d'Yvonne. C'est avec Cosaque qu'elle est arrivée à la maison.

Max a bonne mine, mais il se trouve fatigué. Il travaille au jardin, il est ici jusqu'au 24 février.

Geneviève a changé d'idée. A l'enthousiasme trop grand des premiers jours succède une impression de chagrin, alors nous ne voulons pas qu'elle parte. On ne l'aurait laissée partir que si elle l'avait fait de plein cœur. Elle est désolée de ne pas faire ce plaisir à Robert, mais nous ne trouvons pas la chose raisonnable, vu l'âge et le caractère un peu triste de Geneviève.

Hier a eu lieu la réunion de la Société d'Assistance aux Réfugiés. Tout s'est bien passé. Tout le monde est content.

Je vous embrasse encore une fois.

Merci à Charles de sa lettre. Nous sommes contents qu'il revienne à Paris.

Sœurette

Mademoiselle Teisset envoie ses meilleures amitiés à Yvonne.

7 février 1918 – *Message de François Dupont*

Bien chère Yvonne et cher Robert

Pierre a passé ce matin son conseil de révision. Encore ajourné ! 45 kilogs !

Le vieil oncle qui vous embrasse.

F.D. (*François Dupont*)

7 février 1918 - *Lettre de Geneviève à son frère Robert*

Mon cher Robert,

Maman t'a écrit l'autre jour que je n'accédais pas à ta demande. J'étais tout d'abord très heureuse et persuadée d'accepter et j'étais décidée à partir, mais ensuite je ne me suis pas décidée car je préfère continuer mon année afin d'arriver plus certainement à mon brevet. J'aurais été bien contente de vivre avec toi, mais je crois que j'ai mieux fait de refuser. Quant à Térése elle se prépare à son brevet et désire passer son P.C.N. l'an prochain.

Nous avons reçu les oranges samedi dernier, elles sont excellentes, nous n'en avons mangé qu'une fois depuis l'hiver et encore elles étaient très vertes et très sûres. Remercie beaucoup ma cousine de ce charmant envoi qu'elle nous a fait.

Nous avons pour le moment le Père Grandjean, un réfugié des Ardennes pour nous bêcher le jardin. Il bêche pour le moment le carré le plus près de la maison, la terre est très bonne et très facile à bêcher, il la fume en même temps.

Les poules ont déjà pondu 17 œufs, il n'y en a que quatre qui pondent.

Papa ne va pas à Flers pour le moment, je pense qu'il ira quand il fera un peu meilleur.

Max nous est arrivé lundi matin, il a bien meilleure mine. Pour le moment il sort toute la journée avec un de ses amis séminariste réfugié d'Hazebrouk qui cherche un logement pour ses parents. Ils font à eux deux toute la ville et ne trouvent rien.

Yvonne nous a envoyé une malle pleine pour que nous la gardions à la maison de peur d'avance des boches.

Il arrive beaucoup d'Américains à Angers qu'on loge dans les familles les mieux de la ville.

Nous allons avoir des vacances pour le Mardi gras depuis samedi jusqu'au mercredi des Cendres.

Yvonne pense venir en mai à Angers pour nous présenter notre jeune neveu.

Nous espérons recevoir bientôt ta photo prise en Algérie où tu es entouré de tous les petits cousins.

Je t'embrasse bien affectueusement mon cher Robert.

Ta petite sœur qui t'aime beaucoup.

Geneviève



*Robert en Algérie chez Marthe Menesson-de Laderrière qui eut 14 enfants
petite fille de Cécile Dupont-Duchâteau (sœur de Pierre Dupont)*

Mardi Gras - Extraits de lettre de Geneviève

Je continue ma lettre commencée dimanche. Nous avons reçu une lettre de Babeth Toison nous annonçant que Madeleine avait été enlevée comme otage jusqu'à ce que la question d'Alsace Lorraine soit établie. Elle a parait-il beaucoup de courage.

...grâce à la présence de ses intimes écrit-elle à Babeth. On croit alors que ces intimes dont elle parle sont Jean et Albert qui sont comme elle à Hansmilden. C'est bien triste de la voir ainsi prisonnière et sans doute pour assez longtemps.

Max nous est revenu rempli de courage pour le jardin. Nous avons semé hier beaucoup de pois puis du plan de salade et de choux et des radis. On a planté aussi quelques pommes de terre. Ta doucette commence seulement à bien pousser. Ce que nous prenions au début pour la salade étaient des mauvaises herbes. Le jardinier de Monsieur Bougère est venu tailler les arbres et les rosiers.

Monsieur Bougère nous conseille de faire un carré de légumes à gauche de la maison, contre la rue Victor Hugo, mais nous craignons qu'il y ait trop d'ombre.

Les Castel devaient s'installer à Paris chez les Charles Petit, mais hier nous avons reçu une lettre de Monsieur Petit qui nous dit qu'il craint à cause des obus de faire venir sa famille à Paris, il nous demande alors si nous arriverions à trouver un logement bon marché à Angers, où ils pourraient être tous réunis (13 personnes) ? Je crois que ce sera bien difficile à trouver. Nous avons reçu ta lettre de Bône. J'espère que tu es arrivé à trouver une propriété qui vous convienne. Pensez-vous partir vite d'Alger. Les rapatriés ont tous quitté le Séminaire mais nous allons recevoir un...

3 mars 1918 - Lettre de Geneviève à ses frères

Angers

Mes chers frères

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Papa et d'Anne-Marie. Papa a donc aujourd'hui soixante ans et Anne-Marie 23.

Nous avons appris qu'il y a eu plusieurs bateaux coulés allant en Algérie. Je pense que Robert n'a donc pas dû recevoir ma lettre lui annonçant mon refus. J'ai bien hésité avant de le donner mais j'ai cru plus sage de faire ainsi surtout en raison de mon brevet élémentaire, de plus à la maison personne n'a appuyé et ne m'a conseillé à partir. Si on m'avait fait comprendre tant soit peu qu'il fallait mieux partir je serais sans doute partie ; j'ai voulu faire pour le mieux, je me suis demandée longuement s'il fallait accepter et définitivement j'ai refusé et abandonné ce projet qui m'avait au premier abord beaucoup souri ; pour bien des choses je regrette d'avoir ainsi abandonné cette occasion. J'aurais été bien plus heureuse de partir seulement au mois de juillet ou d'octobre lorsque mes études auraient été complètement achevées, surtout que la vie que je dois mener l'an prochain à la maison si mes études sont terminées ne me sourit pas du tout car il me faudra rester tout le temps seule à la maison, Maman étant toujours en ville, Anne-Marie chez Mademoiselle Bocquet, Jehanne d'Arc en classe et Térése à L'Université.

A l'instant nous venons de recevoir la lettre de Robert et de Pierre.

Max recherche la gravure du Sacré-Cœur pour Marthe. Si Marthe reste à Marengo achètera-t-elle une auto comme elle avait pensé le faire quand elle pensait changer d'endroit.

Que Robert remercie Marthe de sa très charmante lettre, j'espère qu'elle trouvera vite quelqu'un pour me remplacer et qui sera plus capable de remplir sa charge que moi.

Nous avons reçu en même temps une lettre de Pierre. Nous sommes très heureux de ses bonnes places de classement. Pourvu que sa place de Français ne le fasse pas trop baisser.

Nous avons reçu lundi les Petit qui nous venaient de Paris : Madame Petit, Marc (12 ans), Daniel, Geneviève (9 ans et demi) et Monique (2 ans et demi) et la bonne toujours la même. Ils

ont trouvé la cuisine trop grande et en même temps trop froide surtout que la petite devra s'y tenir une partie de la journée. Ils cherchent donc un autre logement, mais les logements sont de plus en plus difficiles à trouver, aussi pensent-ils ne quitter le boulevard que dans un ou deux mois. Les enfants seront bien plus heureux qu'à Paris car ils jouissent toute la journée du jardin de la clinique qu'ils trouvent très grand. Madame Petit a trouvé au début que c'était bien difficile de se pourvoir de tout. On ne voulait pas leur donner de pain. Nous sommes forcés de leur apporter du lait qu'on nous donne en plus parce qu'elle n'arrive pas à s'en fournir.

Nous avons fait agence sur agence sans trouver un seul logement ou appartement.

La petite Monique avait un lit trop petit et elle a eu beaucoup de mal à en trouver un autre. L'ainé des garçons n'est pas bien portant et va être opéré incessamment de l'appendicite. Les Castel vont arriver dans une huitaine de jours. Les deux petits garçons Petit iront au Lycée comme ils y étaient déjà à Paris, leur père étant professeur d'anglais au lycée de Paris, Madame Petit voudrait trouver à Angers un genre Lycée pour sa fille Geneviève, elle irait alors aux cours secondaires rue Tarin. Les Castels iront en 4^{ème} à Saint Maurille. Elisabeth m'avait écrit dernièrement et ne paraissait pas très décidée à venir parce qu'il lui en coûtait d'abandonner de bonnes amies qu'elle a à Dieppe et elle avait très peur du climat anémiant d'Angers.

Monsieur Charles Petit va venir en permission pendant les vacances de Pâques. Nous pensons avoir cet après-midi malgré la neige qui ne cesse de tomber, la visite des Petit. Madame Petit a déjà retrouvé à Angers trois de ses amies aussi elle est très contente d'être à Angers.

Max est parti jeudi après-midi après ses vacances

10 mars 1918 - *Lettre d'Anne-Marie*

Angers

Mes chers Pierre, Max, chère Yvonne, et Robert,

Nous attendons avec impatience des nouvelles de nos parisiens et parisienne à cause de la nouvelle incursion des gothas¹ cette nuit sur Paris, nous sommes contents à la pensée qu'Yvonne quittera dans quelques jours Paris pour Coulommiers où elle doit passer un mois, et aussitôt après pour Caen où Charles partira dans quelques jours. A tout point de vue il est préférable qu'elle n'habite plus Paris maintenant. Madame Charles Petit se félicite d'avoir quitté Paris. Les Castel arriveront ici dans le courant de la semaine si les formalités administratives ne les retardent pas, ils passeront par Paris. Ils s'installeront d'abord au boulevard du Château en attendant de trouver deux logements, mais j'ai peur que ce soit très difficile. La crise du logement s'accroît de plus en plus. Pierre ne peut engager personne à venir s'établir à Angers, il n'y a plus de place à moins de réquisition. Quant aux meubles ils sont à des prix exorbitants, et de plus en plus rares.

Nous venons pourtant d'acheter un lit pour les bonnes, le leur qui venait de Denée est descendu. On lui a fait faire un sommier neuf, on va lui faire un matelas, nous avons commencé à le froter, il est très bien, il va devenir le lit de Papa et de Maman que l'on renverra au docteur Thibault.

¹https://fr.wikipedia.org/wiki/Bombardements_de_Paris_et_de_sa_banlieue_durant_la_Premi%C3%A8re_Guerre_mondiale

Puis, pour les grandes vacances, il faudra acheter encore un lit, nous cherchons un lit tubulaire fer et cuivre.

J'ai acheté une machine à coudre Howe (la marque est courante), à une personne qui demeure en face de la maison qui avait deux machines et qui voulait se défaire de l'une d'elles. Je suis contente de mon emplette qui m'a coûté 110 francs. C'était si ennuyeux de tout faire piquer au dehors.

Nous nous intéressons bien aux œuvres de Pierre, à son truskin et à toutes ses œuvres d'art, mais nous ne savons pas du tout ce que c'est. Il devrait faire des descriptions ou des croquis. Nous sommes contents qu'il se plaise mieux à l'atelier, son professeur est sans doute plus conciliant.

Quand saurons-nous sa place ? Les vacances de Néel sont comme celles de Pierre le Vendredi Saint. Nous sommes bien ennuyés des rationnements de nourriture dans les collèges. Ici nous avons plus de pain que nous ne pouvons en manger, et du lait aussi, nous en envoyons chaque jour 2 litres aux Charles Petit.

Néel a été second en physique et chimie à cause de son écriture. Il brille hélas moins dans les lettres.

Je tâche de faire une provision de pâtes pour Madame Picard, je ne lui enverrai que trois kilos au plus parce que c'est très difficile pour le moment. Pelé n'en ayant pas reçu depuis longtemps, il n'y en a que dans un magasin où on ne peut en prendre qu'une livre à la fois ! J'y ai été deux fois, ne pouvant y retourner trois fois, j'envoie Papa et Maman, mais c'est un franc cinquante la demi-livre de nouilles et un franc vingt-cinq celle de macaroni. C'est affreusement cher. Aussitôt que j'aurai les trois kilos je les enverrai.

Pas de lettre de Robert cette semaine. Je fais faire une caisse pour lui envoyer son appareil.

11 mars 1918 - Lettre d'Anne-Marie

Nous avons maintenant les nouvelles de l'incursion des gothas sur Paris. Il y a eu en somme peu de morts, mais, nous croyons peu ce que disent les journaux.

Le temps est au beau depuis trois jours. S'il continue nous allons reprendre nos semis. Nos petits semis de choux, salades, radis lèvent bien malgré la gelée. On ne voit pas encore les carottes ni les pois. Le Père Grandjean n'est revenu que deux ou trois fois depuis le départ de Max. Nous n'avons pas autant travaillé au jardin, parce qu'il fait mauvais, que Tèreise a beaucoup de travail et que j'ai été un peu fatiguée. Le temps de printemps me fatigue toujours beaucoup et pourtant c'est la saison que je préfère.

Nous n'avons eu que 30 œufs cette semaine et 40 la semaine dernière. Geneviève fait fidèlement les comptes de basse-cour. Notre poule continue consciencieusement à couver, nous aurons les poussins pour l'arrivée de Pierre.

Madame Bréval avait organisé pour aujourd'hui une séance d'opérettes pour l'Aisne dévastée, mais Monseigneur s'étant montré très mécontent de la chose en Carême, et les places s'étant alors très mal prises, la séance est remise à plus tard. Il était d'ailleurs remarquable qu'à Angers on n'avait pas offert plus de distractions dans le monde de la Société que depuis le début de ce Carême.

On a acheté un costume neuf à Néel à la Belle Jardinière. Alors il met tous les jours son costume retourné de Pierre qui deviendrait étroit car il se fortifie beaucoup. Maman l'a conduit chez un coiffeur rue d'Alsace, il va le suivre quelques temps pour lui donner enfin une coiffure convenable.

Je vous embrasse tous affectueusement.

Votre Sœur

Baisers affectueux à Louissette, Xavier et André.

Que Pierre s'informe des trains quelques jours avant son départ parce qu'il y a des express supprimés. Papa ne peut toujours pas aller à Flers. Michel y est en permission, puis il ira à Colombes.

Où Max avait-il fait couper des cahiers à Angers ?

Encore une grande nouvelle : la mort de Cosaque dont vous font part les familles Perdreau, Cocard et Matignon.

3 avril 1918 – *Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry*

Aux Armées, le 4 Avril 18

Ma chère Anne-Marie,

Dis-moi au moins que tu es en vie ! Je crois que ta dernière lettre date d'au moins trois mois. Qu'est-ce que tu as ? Est-ce la flemme ? une maladie ? un scrupule ? le carême ? un vœu ?

Peut-être ignores-tu tout simplement ma nouvelle adresse ? Car tu n'imagines pas que je suis resté à Zuidecote indéfiniment. Voici en 2 mots mon Odyssée : le 2 mars, départ de Zuidecote non pour nos régiments respectifs mais pour l'Ecole de Médecine d'Amiens où nous devons faire un stage de 5 semaines. La 1^{ère} période se passe le plus agréablement du monde. Je vais 2 fois à Paris pour passer mon examen ; j'y retourne encore pour le mariage d'Albert, mais alors j'étais quelque peu anxieux. Depuis la veille, les Anglais reculaient en face de nous. Aussi, je regagne Amiens le soir même du mariage sous le bombardement par avions.



*Mariage d'Albert Dupont-fils et Alice Bracq le
23 mars 1918 à Neuilly-sur-Seine*

Le lendemain, bombardements presque ininterrompus par avions. Impossible de travailler. Un train de munitions saute près de là. Le lundi après-midi, le professeur ne vient pas au cours, on s'étonne, on va aux nouvelles. Nous apprenons qu'il nous faut partir par le 1^{er} train. Nous volons à nos cantines, dinons sur le pouce, courons à la gare, manquons le train, partons le lendemain matin seulement pour Rouen.

A Rouen, je cherche la maison de ma tante Lucie, finis par la trouver non sans peine au point culminant de la ville. Suis accueilli très chaleureusement, embrassé même par mon oncle et par les cousins. François est un immense garçon qui cause littérature, philosophie, architecture, politique et stratégie. Gérard cause commerce avec volubilité. Françoise est déjà une sous-maîtresse de maison. J'ai vu également Bonne-maman fort vieillie, presque aveugle (cataracte) mais causant fort bien.

Le soir même départ pour nos régiments respectifs. Heureusement, je peux passer 24 heures à Paris : j'en suis d'autant plus heureux que je me demandais quelle décision comptait prendre la famille en présence des événements pénibles de ces jours-ci.

Je l'engage à ne quitter Paris qu'au cas où les Boches prendraient la forêt de Compiègne. Ce péril me paraît écarté. Cependant, je suis ennuyé de cette Grosse Bertha qui tue tous les jours des Parisiens.

Et maintenant, j'ai rejoint non pas mon bataillon mais le centre de ralliement du régiment et dans quelques jours je serai rentré dans le milieu que j'ai quitté en décembre.

Je t'embrasse très affectueusement ma chère Anne-Marie ainsi que ta famille dont tu m'enverras je l'espère de bonnes nouvelles.

Ton cousin

Michel

72 C^{al} S.151

6 mai 1918 - Lettre d'Anne-Marie à ses frères

48 rue de la Chalouère

Mon cher Pierre, mon cher Max et mon cher Robert,

Nous avons reçu cette semaine de bonnes nouvelles de vous tous, nous sommes particulièrement contents de savoir que Max peut dormir plus longtemps et qu'il s'en trouve bien, il pourra alors bien finir cette année. Ce sera deux ans de fait sur cinq, presque la moitié. Nous pensons toujours à son aube, mais pas encore d'une manière assez effective. Maman doit en écrire à la petite sœur du Carmel, et si elle peut nous proposer des modèles j'irai la voir. Il faudrait que pour le début des grandes vacances le travail soit organisé, alors nous y travaillerions beaucoup. Nous sommes désolés que Max soit resté si longtemps sans nouvelles, cela vient d'un malentendu entre Maman et moi. Je vais tâcher de réparer par une bonne longue lettre, d'ailleurs, j'ai à me reprocher de vous avoir tous trop délaissés depuis qu'Yvonne est là. J'ai beaucoup trop d'occupations, surtout que je vais toujours autant chez Mademoiselle Bocquet, que je vais trois fois par semaine au catéchisme, le mardi, jeudi, vendredi de quatre heures à six heures et demi. Cela me donne un travail énorme parce que la Première Communion approche, et que Monsieur l'abbé me crée un tas de difficultés, puis nous avons eu

une Communion privée et à cette occasion des catéchistes supplémentaires et un jour et demi de retraite, sans compter le travail à la maison, les chapeaux, les corsages, les robes à faire. Avec le beau temps il faut se reniper... tout cela pour vous dire que je n'ai pas chômé ce mois-ci... il y a aussi le jardin, voilà dans quel état il est actuellement : nous avons - deux petits plans de pois dont l'un aura bientôt des fleurs, l'autre est de quinze jours plus tard - deux rangs de fèves - deux fois cinquante pieds de pommes de terre nouvelles, un peu plus de la moitié du dernier carré du jardin en pommes de terre. Elles sont toutes levées. Les premières sont buttées - quatre cents oignons blancs, - des cives, des échalotes. Nous avons mis trop tôt des haricots qui n'ont rien donné. Nous allons en remettre seulement maintenant, nous en mettrons un peu plus que l'an dernier pour des conserves, nous avons cinq-quart nous tâcherons d'en mettre sept. Nous avons un semis de salades où nous avons déjà pris huit fois de la salade à manger, nous en avons au moins deux cents pieds de salades repiqués. Nos salades de cet hiver que nous avons repiqué dans un petit carré commencent à pommer, mais les choux montent. Nous avons encore des petits semis de carottes, radis, épinards, salades, navets, choux, cardes, persil, cerfeuil. Nous n'avons encore repiqué que cinquante poireaux. J'attends encore un peu de beau temps pour faire encore des semis, je vais risquer des orangines, nous ne mettrons les carottes de la provision qu'en juillet, les poireaux vers la même époque, en résumé je crois que tout compté, nous avons suffisamment de terrain à la condition de bien le fumer, ce qui est facile avec notre fumier, et de bien combiner notre affaire pour qu'il n'y ait ni gaspillage de légumes, ni perte de place, c'est tout un calcul. Il reste actuellement comme surface vide l'emplacement de 4 à 5 quarts de haricots. Pierre pendant qu'il était à la maison a commencé à défricher un carré de terrain près de la grande grille, le père Grandjean va continuer à y travailler. Nous aurons énormément de fraises à en juger par une quantité extraordinaire de fleurs, nous nous en régaloons d'avance par la pensée. Le lilas est fini, mais, nous en avons eu en quantité, et de belles espèces. J'ai porté à Madame Bougère une superbe gerbe de lilas, une autre d'aubépine blanche, d'iris, et de fleurs jaunes d'un joli buisson qui était très belle aussi. Demain je lui porterai de l'aubépine blanche et de l'aubépine rose. Elle est venue nous faire visite ces jours derniers.

Je pense que vous avez le même temps que nous, le soleil se montre très irrégulièrement. Il fait très chaud ou frais, nous avons eu 2 orages avec de fortes pluies. Xavier qui a eu la rougeole après Louissette, est levé depuis quelques jours, il a beaucoup maigri, mais il reprendra vite je pense. Louissette va à merveille. Nous pensons qu'André n'aura pas la rougeole. C'est un superbe petit garçon, très bien portant, gai, aimable, et extrêmement facile. Nous jouissons beaucoup de ces trois petits qui sont très sages et ne fatiguent pas leur Bon Papa qui lui-même ne se fatigue pas de leur séjour. Nous en sommes fort heureux parce que leur passage ici en devient bien plus agréable. Yvonne est très maigrie, elle se repose un peu ici, nous nous entendons de mieux en mieux... Son déménagement a quitté Paris pour Caen où, faute de maison il est en garde-meubles. Charles espère avoir une maison au début de juillet, il n'en est même pas certain. Yvonne va aller passer quelques jours à Caen voir avec Charles, si elle trouve un petit appartement dans Caen ou si elle se décide à retourner deux mois à Coulommiers, mais cette dernière chose reste toujours subordonnée à l'offensive. Charles a un poste très important et très intéressant. L'usine se trouve à quatre kilomètres de Caen, à Mondeville, qui est un village. A côté de l'usine sont les villas des ingénieurs. Une auto, Caroline sert au service des ingénieurs, mène les enfants en classe, car Louissette ira bientôt en classe. La cousine Céline Butruille rapatriée il y a deux mois de Douai vient de s'installer à Angers, rue Rabelais. C'est une fille de Louis Dupont qui a eu quatorze enfants, ses deux plus jeunes sont au collège des

pères à Evreux, elle s'établit ici avec une de ses filles et les enfants de Paul Butruille qui est veuf. Elle vient ici parce que Paul qui est dans d'artillerie pense venir au 33ème.

Marguerite Guenot à fait dire une messe anniversaire pour son mari à Saint Joseph. C'est une jolie petite veuve - tenue classique des veuves de guerre - toute petite toque de crêpe noire avec un bandeau blanc- jugulaire blanche - immense voile tombant tout autour d'un grand corps mince formant une silhouette douloureuse et distinguée - vraiment cela lui va bien – avouons-le. Marguerite a eu vraiment du chagrin de cette mort qui lui a rappelé tant de souvenirs heureux et tristes, tant de rêves de jeunesse et une si grande déception. Elle ne sait pas comment il vivait, elle ne sait pas non plus comment il est mort, c'est certainement une bien grande peine - quoique sa situation et celle de Babeth deviennent beaucoup plus claire au point de vue humain au moins pour l'avenir. Il y avait beaucoup de monde au service.

Nous avons reçu la délicieuse petite tortue de Robert qui ne paraît nullement étonnée de son voyage. Elle paraît très sociable, dès son arrivée elle a sorti très aimablement sa petite tête. Elle a même reçu hier les honneurs du salon pendant la visite des cousines Bontemps. Mais comme elle ne s'y est pas longtemps tenue convenablement, nous avons dû la remettre dans son gîte qui est jusqu'ici une cage à lapin (nous l'avons reçue hier 5 mai). A propos de cage à lapins nous avons une déveine monstre avec ces sales animaux. Nous avons déjà eu cinq essais de familles qui sont restés infructueux, les deux dernières mères n'ont pas voulu élever leurs petits. Avec courage nous essayons encore une fois... et les lapins viendraient à point avec les jours sans viandes. Aujourd'hui nous commençons la carte de pain. Nous avons la même qu'à Paris, trois cents grammes pour tous, deux cents pour Jehanne d'Arc mais nous avons trente livres d'avance dans l'armoire.

Demain, procession des Rogations, départ de Saint Serge à huit heures pour une chapelle inconnue, retour par la rue de la Chalouère. Il faut prier pour son jardin pour le grand jardin de la France sans oublier celui de l'Algérie - décidément nous sommes tous des terriens. Eh bien vous savez, j'aime de plus en plus la terre, la nature, et le plus clair de mon bonheur ici, ce sont les graines qui lèvent, ce sont les graines et les fleurs - tout cela c'est un immense regret du pauvre chez nous.

En hâte pour que ma lettre parte je vous embrasse bien bien fort tous les trois comme je vous aime.

Votre petite sœur, toute à vous

13 mai 1918 – *Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry*

Aux Armées, le 13 Mai 18
72 R.I.C.
1^{er} B^{on}
S.151

Ma chère Anne-Marie,

En lisant tes bonnes lettres et particulièrement celle du 14 avril que j'ai sous les yeux, je sens plus vivement la parenté qui nous unit, tant morale que physique. Cette manière toute chrétienne d'envisager la vie et de juger toutes questions par rapport à Dieu et à la Religion, ces commentaires des souvenirs d'Eugénie de Guérin* où l'on sent vibrer toute ton âme, tout

cela me rappelle que tu es bien la digne nièce de mon père et la digne fille de celle dont mon père dit souvent : 'c'est une Sainte'.

Oh ! comme je voudrais avoir près de moi un camarade comme toi avec qui causer de toutes choses en replaçant au point de vue supérieur, au point de vue religieux. Dieu et l'Eglise dominant toutes les questions, ils les solutionnent toutes.

Ce n'est pas que je vive dans un milieu hostile à la Religion. Ainsi à la popote, nous sommes quatre ou cinq à assister à la messe le dimanche. Mais autre chose est de pratiquer à peu près, autre chose de mener une vie profondément chrétienne en subordonnant tout à Dieu.

Ainsi par exemple, on discute à la popote sur les moyens de favoriser les [*? illisible*] en France. Personne ne parlera à ce sujet de la nécessité de commencer par l'enseignement de la Religion qui seule peut solutionner le problème.

Avez-vous fini chez vous avec la rougeole ?

Pour nous, nous avons un malade qui je l'espère n'a rien de grave. Il s'agit d'André évacué du front sur Clermont-Ferrand pour bronchite. Il va déjà mieux. Albert et Alice sont à Paris pour quelques jours puis ils rejoindront le dépôt de Nîmes. Quant à René, il termine aussi sa perm à Paris. Il revenait des Flandres où son escadron fut très éprouvé, le Commandant et 2 capitaines tués.

Tu me demandes comment je comprends la carrière médicale. La réponse est difficile parce que variable avec l'humeur et l'inspiration du moment. D'abord, l'idée de faire la médecine m'est venue en philosophie quand j'étudiais les sciences naturelles qui m'émerveillaient. Puis, je compris la Carrière Médicale comme un Apostolat. Plus tard des raisons plus terre à terre me firent songer à la spécialité. « Il faut vivre me disais-je et le médecin de campagne gagne à peine le nécessaire ». Les 3 points de vue : Science-Charité-Argent inspirent simultanément tous les étudiants mais je crois que le dernier finit par l'emporter chez la plupart de mes confrères.

Que veux-tu ? Il faut vivre d'abord. Ne me jette pas la pierre pour le mot terre à terre, ma chère Anne-Marie et laisse-moi t'embrasser bien affectueusement. Meilleur souvenir à tous les tiens.

Ton cousin Michel

**Eugénie de Guérin, femme de lettres 1805-1848, inspirée par l'Imitation de Jésus-Christ.*

16 juin 1918 – *Lettre de Michel Dupont à Anne-Marie Henry*

Aux Armées, le 16 juin 1918

72 R.I.C.

1^{er} B^{on}

S.151

Ma chère Anne-Marie,

Eh bien ?

Au mois d'avril tu t'excusais de ne pas m'écrire. C'était les enfants, le catéchisme, la couture, les pauvres, la messe, les vêpres, le ménage, les réfugiés, la famille et les étrangers qui complotaient ensemble pour t'empêcher d'écrire au cousin.

« Mais, disais-tu, en juin, je serai libre. En juin, je t'écrirai. En juin, tu auras mon journal. En juin ». En juin, nous y sommes en juin, et j'attends.

Depuis ma dernière lettre qui date du 13 mai (je le marque toujours sur mon carnet, tu ferais bien d'en faire autant...) j'ai trouvé le moyen d'aller en permission de 10 jours à Paris. Il était temps car 4 jours après mon départ toutes les permissions étaient supprimées.

J'ai commencé par aller voir André à l'hôpital de Clermont-Ferrand où il soignait une bronchite depuis 3 semaines. Heureusement, il allait beaucoup mieux, avait beaucoup d'entrain. Il a tenu absolument à faire avec moi l'ascension du Puy de Dôme, ce qui m'a pleinement rassuré sur la qualité de ses poumons.

Entre nous, heureuse bronchite, puisqu'André se trouvait au front entre le Chemin des Dames et Reims au moment de son évacuation. Sans cette bronchite, il serait à présent tué ou prisonnier comme la plupart de ses camarades. Ceci montre une fois de plus qu'il ne faut pas se plaindre ni se réjouir trop vite des événements. Tel qui paraît malheureux tourne très bien, tel que l'on jugeait heureux tourne mal.

A Paris, les 4 premiers jours de ma permission se sont fort bien passés. Mais le lundi 27 mai, les Boches déclenchaient leur offensive du Chemin des Dames, Bertha* recommençait et Gotha* revenait.

La famille se demandait que faire ? Partir c'est risquer la faim, la soif, la nuit à la belle étoile avec 2 enfants. Rester c'est risquer l'obus, la bombe ou le Boche. Car on se demandait si le recul de nos troupes s'arrêterait en deçà de Paris. Bref, une permission empoisonnée.

Toutes les nuits à partir de minuit retentissaient les trompettes des pompiers, puis les sirènes, enfin le canon et les bombes. Comme nous sommes au 6^{ème} étage, nous ne nous berçons pas d'illusions ni sur le sort qui nous serait réservé en cas de bombe. Toutefois, ces dames restent stoïquement dans leurs lits... tant que les bombes grondent au loin. Mais si quelque détonation plus forte vient ébranler les vitres, c'est le sauve-qui-peut. On s'habille à la hâte, sans oublier le chapeau (car on ne sait jamais si une bombe ne démolira pas la maison !) et on descend au troisième chez deux amies de Marguerite. Et là, c'est un papotage qui dure une heure, deux heures jusqu'à la fin de l'alerte. Les 2 jeunes filles étant fort charmantes, c'est une petite compensation.

La perm est finie depuis 10 jours et j'ai rejoint mon régiment au Centre du nouveau Champ de Bataille, j'ai bon espoir.

Marie-Thérèse a je crois l'intention de demander l'hospitalité à Babeth à Ouroux pour elle et ses 2 enfants. Quant à mes parents et Guite, ils ne quitteront Paris qu'au dernier moment.

J'attends par toi des nouvelles de tous les tiens. Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Anne-Marie, en te chargeant de mon meilleur souvenir pour toute ta famille.

Michel

Dernières nouvelles :

1) la famille trouvera un refuge éventuel dans une propriété de Madame Cuchet dans le Beaujolais.

2) André est en « convalo » pour 1 mois à Paris.

3) Albert est au dépôt de Troyes (décidément il ne part pas en Orient ?)

**Grosse Bertha : canon de courte portée mais de forte puissance.*

**Gotha : ballons dirigeables genre Zeppelin utilisés pour balancer des bombes.*

28 juin 1918 - Lettre d'Anne-Marie à son frère Pierre

Mon cher Pierre,

Je te souhaite une bonne fête, une grande dévotion à ton patron, et autant de sainteté que ce grand pêcheur qui comme toi et Max aurait tant aimé la Loire si il avait vécu ici. Bonne chance à tes examens, pas trop de colles, pas du tout si c'est possible, je demande tout cela pour toi par l'intercession de ton patron.

Demain j'allais te dire que j'offrirai la messe pour toi... mais c'est peut-être bien défendu... tout doit être pour le Pape. Enfin on s'arrangera tout de même, ce sera pour le Pape, pour Paul et pour toi. Je sais que Maman t'écrit en bas, aussi je suis bien embarrassée pour t'écrire ne sachant pas trop ce qu'elle te dit.

Figures-toi que je suis invitée pour mes vacances auprès de Robert, car Marthe et lui veulent m'offrir le voyage, tu comprends que cela me tente sérieusement, mais je n'ai pas encore pu en parler à Papa qui est absent, puis Maman me veut une compagne ou un compagnon sérieux de voyage. Qui vais-je trouver, peut-être pourrais-je faire concorder mon voyage avec la permission de René... Je ne sais pas du tout si mon beau rêve pourra se réaliser

Mon oncle Maurice et ma tante Elisa vont venir de vendredi à mardi et quelques temps après, ma tante Pauline. Max arrive lundi, on dit que le séminaire d'Issy s'installera à Montreuil Belfroy. Yvonne est partie hier pour Caen après trois mois de séjour ici. Nous avons été très contents de son séjour.

Tante Lucie (*Dupont-Doutriaux*) va arriver à Savennières vers le 10 juillet, elle habitera, une maison qui s'appelle le Fauconnerie, je crois, et qui se trouve à 10 minutes de chez Madame Cocard. Tu suis quelque temps le chemin qui passe devant chez elle, puis après quatre minutes environ tu tournes à angle droit à droite par un sentier qui va dans la direction de la route de Saint Georges. C'est une grande maison de ferme en pleine campagne. L'extérieur en est gentil, l'intérieur est peu soigné, mais très pratique.

Fanny Butruille, fille de Céline, est installée à Angers chez les Lecorps.

Un de ses gendres qui habite près de Châteauneuf, le cousin Lavoix a ses bureaux derrière notre jardin, rue du Major Allard prolongée. Angers devient un vrai centre de famille. Marguerite Matignon va très bien. Hugues Cocard n'a pas encore eu de permission. Il y a beaucoup de fièvres à Angers mais sans aucune gravité.

Je suis en vacances car les catéchismes sont finis et les cours chez Mademoiselle Bocquet aussi depuis hier.

Nous avons été contents de la Première Communion de nos réfugiés, la fête a été très belle et la joie complète, le temps magnifique. Cela a tant d'importance.

Nous voyons beaucoup plus les Castel depuis quelques jours, mieux vaut en parler, que d'en écrire.

Papa rentre mardi de Flers.

Le jardin pousse bien mais nous attendons Max avec impatience. Il faut tout arroser cette année.

Nous trouvons la ration de pain bien juste par moments. Mais Maman en a de trop. Tèreèse et Geneviève en ont généralement assez. C'est surtout Néel et moi qui sommes à plaindre, nous mangerions souvent double ration.

Au revoir, cher Pierre je te quitte déjà, j'essaie de mettre ma correspondance au courant. J'ai des lettres qui attendent des réponses depuis si longtemps.

Je t'embrasse bien fort

Sœurette

28 juin 1918 - Lettre d'Anne-Marie à son frère Robert

Mon cher Robert,

Je ne t'ai pas écrit cette semaine parce que j'espérais toujours arriver à une solution qui n'a pas abouti. La dame qui devait aller en Algérie y renonce parce que son mari rentre en France. Je cherche donc à nouveau, je n'ai pas encore cru opportun d'en parler à Papa, mais je vais le faire, en lui présentant la chose comme éloignée. Je me demande d'ailleurs s'il ne serait pas plus raisonnable maintenant de remettre nos projets à septembre et octobre à cause de la chaleur, quitte à changer d'avis si une occasion se présente ? et en continuant à en chercher pour le début de septembre. Qu'en penses-tu, je ne sais pas si vous avez très chaud là-bas ; mais, ici il fait affreusement chaud depuis quelques jours. L'an dernier une demoiselle Matignon qui est infirmière a fait plusieurs fois la traversée, elle dit s'être trouvée généralement presque seule dame au milieu de nombreux civils et militaires. J'ai bien peur que nos trop beaux projets avortent... J'ai écrit à ma cousine Henri Mennesson qui aurait un grand désir d'y aller, mon cousin surtout je crois, mais, ils ne peuvent se décider, c'est vraiment dommage.

Mon oncle Maurice et ma tante Elisa sont ici pour quelques jours, ils sont vraiment charmants tous deux. Ma tante Pauline va arriver lundi en huit, et les Doutriaux arrivent jeudi soir pour s'installer vendredi dans la maison que nous leur avons trouvée à Savennières. Gérard vient d'être reçu à sa rhétorique. François va passer dans quelques jours, j'irai les installer vendredi, et samedi je pense aller à Loublande.

D'après ce que Max a pu constater il paraît qu'une de nos lettres a été perdue entre Pierre et lui. Tu as donc dû manquer un courrier.

Notre jardin pousse péniblement à cause de la très grande chaleur. Les cultures souffrent d'ailleurs beaucoup de la sécheresse. En Anjou la récolte de pommes de terre sera moins belle que l'an dernier à cause de ce manque de pluie. Notre premier carré de pommes de terre primes ne donnera rien. Le second carré très peu de chose, mais les dernières mises qui n'ont pas du tout souffert de la gelée seront belles. Nous mettrons force haricots. Nous ne trouvons plus de grains dans les magasins, nous sommes obligés de réduire nos poules, et pour cela nous leur avons rendu la liberté dans le jardin aussi nous devons faire le sacrifice de nos salades, de nos choux et de nos cardes. Mieux vaut sacrifier les légumes que nos poules, nous avons encore cent cinquante kilogs de graines d'avance. Nous commençons à être privés de beaucoup de choses très utiles Les oeufs sont maintenant à quatre francs vingt cinq. On espère une bonne

mais faible récolte de vin et aussi une belle récolte de blé, mais les grains sont nombreux et petits. Les foins ont été superbes.

Monsieur Julien Harmel est à Angers depuis quelques mois où il a une situation. Il a passé la journée d'aujourd'hui avec nous... Il arrive toujours beaucoup de population à Angers, on y attend un très grand nombre d'Américains et aussi des usines de Paris, entre autres une partie des mines Renaux qui apporteraient des bâtiments en planches, et aussi des baraquements pour les ouvriers. Nous avons aussi à Angers les papiers de la Banque de France, de la Société Générale ainsi que des coffres et on est prêt à recevoir complètement ces banques si les circonstances le veulent. Il y aura bientôt ici un camp d'aviation américain dans les environs d'Angers. Yvonne s'installera dans sa maison dans quelques jours.

Je t'embrasse bien affectueusement, mon cher Robert, en te remerciant encore ainsi que Marthe. J'espère bien que tous nos beaux projets finiront par s'arranger.

Veux-tu offrir mes embrassements affectueux à Marthe et à ses enfants.

Ta Sœur

28 juillet 1918 - Lettre d'Anne-Marie à son frère Robert

Mon cher Robert,

Je te remercie beaucoup d'avoir été assez gentil pour m'envoyer tes vœux qui me sont arrivés dès le matin de ma fête. Tu es vraiment très gentil de penser comme cela à ta Sœur qui en reste touchée. Te rappelles-tu la bonne fête que vous m'avez tous fait l'an dernier à Savennières, et dont tu avais été le principal initiateur. Maman t'a écrit avant moi tous mes regrets au sujet de nos beaux rêves de "revoir". Je t'affirme que je n'avais pas le courage de te l'écrire moi-même, je m'en étais fait une telle joie, sans toutefois trop en espérer la réalisation que c'est pour moi un vrai chagrin que de ne pas aller passer les vacances auprès de toi. J'aurais été si contente de faire la connaissance de Marthe, de ses enfants, de la maison, de la propriété pour vivre davantage en esprit avec toi. Mais, n'y pensons plus, n'en parlons plus, sinon pour t'aimer encore un peu plus, ainsi que Marthe, vous qui m'aviez tant facilité ce voyage.

Comment vas-tu, souffres-tu toujours de la fièvre, donne-nous quelques détails sur ta santé, as-tu maigri à cette occasion, nous serions contents d'avoir plus souvent de tes photos pour nous rendre mieux compte de l'état de ta santé. Quand tu auras plus de temps tu nous raconteras en détails tes occupations journalières, vers quelle heure dois-tu te lever, quand te couches-tu ? Quels sont les travaux du moment etc... Tes longues lettres nous intéressent toujours. Nous sommes tous en vacances. Jusqu'ici nous sommes restés beaucoup chez nous. Max travaille de tout cœur dans le jardin pendant une grande partie de ses journées. Le jardin a beaucoup souffert par les grandes chaleurs. Heureusement quinze jours de fraîcheur viennent de lui rendre un nouvel essor, mais la terre est certainement pauvre. Nous allons chercher à l'engraisser. Nous venons d'organiser un tennis dans la pelouse. Nous avons quatre raquettes, un bon filet de douze francs qui vient de chez Bessonneau, quatre balles. Nous nous sommes cotisés pour ces achats avec de l'argent que ma tante Pauline nous avait donné. Elle nous a donné cinquante fr à chacun ! Nous avons essayé de faire des limites du tennis avec de la chaux, mais cela revient cher. Alors nous faisons de petites tranchées dans l'herbe, et nous marquerons à la chaux les endroits les plus importants. Le terrain est assez bon. Il y a des faux-rebonds.

Ma tante Pauline est ici depuis dix jours pour un temps indéterminé, elle est vieillie comme physionomie, mais elle a une allure jeune, presque de jeune fille car elle a beaucoup maigri et porte des jupes courtes, elle est toujours aussi agréable à recevoir. Elle aime beaucoup se promener, aussi nous sortons souvent avec elle. Lui as-tu écrit depuis qu'elle est rapatriée. Elle nous a dit qu'une grande partie de ton année liturgique était sauvée, nos livres se promenaient dans tout le village et sont revenus peu à peu. En résumé on a sauvé beaucoup de choses de chez nous : une grande partie des années liturgiques, les beaux livres de la bibliothèque, du corridor, beaucoup de ceux du grenier, le bronze que les ouvriers avaient donné à Papa, la robe de velours de Maman, son étole des Indes, beaucoup de nos Christs en ivoire, du linge, des manteaux, des costumes, mais comme il y a quatre ans de tout cela ma tante Pauline ne peut pas se souvenir de tout. Ils ont mis la maison dans un état affreux à leur arrivée. Ils ont renversé le haut du buffet de Carignan brisant toute la vaisselle et la verrerie, massacré les cadres, les chaises, abîmé le bureau américain qui maintenant sert à l'usine ainsi que la machine. Il y avait des coins et de gros marteaux qui avaient servi à enfoncer les portes. On croit que la rage particulièrement infernale qu'ils ont mis à ravager notre maison vient à peu près certainement de leur colère d'avoir eu un uhlan tué dans le jardin, un autre blessé, et aussi à cause des tranchées du jardin. Ma tante Pauline dit que si nous étions restés, Papa aurait certainement été victime des boches. Ces gens n'ont trouvé qu'un pauvre boîteux dans l'usine, ils l'ont pendu. Je ne sais si tu te rappelles de lui, c'était un de nos ouvriers depuis peu de temps et nous l'avions vu particulièrement les derniers jours de la guerre et Tère se rappelle qu'il nous avait dit de partir. Il était très poli avec nous, et nous avait dit qu'il donnerait volontiers sa vie pour nous sauver des boches.

Mon oncle Alphonse et Marie-Thérèse et une bonne sont revenus après quelques jours passés à Sedan. Ils ont trouvé leur maison dans un état affreux de dégoûtation. Mon oncle a pleuré de chagrin... ils avaient fait une orgie à la salle à manger - tous les cristaux étaient sur la table et chose remarquable, aucun verre ne fut cassé ! Mais il existait un désordre épouvantable dans toute la maison, bien des choses étaient volées, entre-autre beaucoup de couvertures de lits. Et à la cuisine particulièrement ils avaient laissé des souvenirs dans chaque ustensile. Le cabinet de photographie avait servi au même usage. La bonne demoiselle Constance s'est offerte au nettoyage. Marie-Thérèse a été voir un officier qui logeait chez Monsieur le Curé pour lui montrer l'état de la maison et lui demander de la rendre libre, ce qui fut fait après beaucoup d'explications On afficha sur leur porte l'ordre de laisser la maison aux propriétaires. Les rues de Pouru ont maintenant chacune des noms et des numéros. Les noms de habitants sont inscrits continuellement sur chaque porte. Les Alphonse logent des officiers généralement tranquilles, ce sont des sous-chefs de gare ou téléphonistes qui couchent dans la chambre des garçons ou dans celle de l'institutrice. Ils ont de la sorte un quartier à part.

Mon oncle et ma tante Pauline cultivent par eux-mêmes leur jardin. Un jardinier évacué de la Meuse, je crois, à Pouru en 1915 en a pris la haute direction. Depuis ce temps ils ont beaucoup de légumes, mais le chou navet fait le principal aliment. Le pain est souvent affreusement mauvais. Fort heureusement, Ketty, la cuisinière, est restée, elle est ingénieuse et accommode avec goût ces pauvres aliments. Mais ce régime végétarien ne contente pas les estomacs. Vers dix heures et demi - onze heures les enfants se plaignent de la faim, et l'après-midi dès trois heures, ils réclament à manger.

Alfred et François sont tantôt, l'un tantôt l'autre à la Kommandantur pour faire les courses de ces messieurs : donner un ordre à la mairie, porter des feuilles de réquisitions etc... ils vont

au bois avec mon oncle une fois par semaine, il leur reste alors bien peu de temps pour leurs études. François a l'esprit très frappé par la guerre, il a la pensée absorbée et inquiète. Christianne est une bonne grosse fillette. Léon travaille fort bien, c'est le meilleur élève des cousines. Marie-Thérèse passe la moitié de son temps dans une garderie chez Colas avec Madame Dubois. Suzanne Dion y va aussi, on garde les poupons en dessous de six ans, qui sont obligés par les Allemands d'y aller. Marie -Thérèse doit cette place à la jalousie des jeunes filles qui étaient vexées qu'elle ne soit pas réquisitionnée. Ma tante est extrêmement bonne et secourable pour ces pauvres gens, mais beaucoup sont aigris. Une population d'un village de la Meuse est venue émigrer à Pouru en 1915, ce sont de très braves gens qui restent reconnaissants à mon oncle et à ma tante de leur avoir été secourables dans leur indigence à leur arrivée au village. Il y a en particulier un brasseur et ses enfants que mon oncle voit volontiers, puis aussi une demoiselle qui faisait la classe dans le pays, le nom m'en revient à la mémoire, c'est Honécourt.

Monsieur le Curé de Pouru est extrêmement bon pour tous, mais, il est souvent très fatigué, car il dessert le pays sauvage d'Escombres, où il a des consolations, mais il se trouve là dans une population tout à fait ignorante des choses de la religion, il dessert aussi Pouru aux Bois. Une fois, il a fait une grande frayeur à la population de Pouru. Il était à l'autel au début de la grand messe du dimanche quand il est tombé à la renverse. Il s'était évanoui, tu juges de la stupeur générale, un major boche l'a soigné aussitôt. Reine, l'ancienne bonne de Charles et d'Yvonne fait la classe à Escombres. A Pouru on a pensé quelque temps mettre la bonne des Alphonse pour enseigner l'allemand, c'est une bonne fille, mais pas érudite du tout. On avait pensé aussi mettre Alfred appariteur à la place de Monsieur Pineau, or Alfred bégaié toujours beaucoup. Monsieur Pineau passe presque chaque jour dans le village pour crier les ordres des boches, il le fait avec humour, ainsi il devait annoncer une même fois que les boches demandaient la réquisition des œufs et ordonnaient aux poules de couvrir. Il ajoutait, "comme vous n'aurez plus d'œufs pour mettre à couvrir, vous en pondrez ; si les poules ne veulent pas couvrir, vous couvrez les œufs vous-même". Depuis quelques temps son tambour crevé vient d'être remplacé par une sonnette.

Il y a eu pendant quelques temps des prisonniers russes à la filature, puis des prisonniers français, c'était un véritable délire pour nos envahis que de revoir nos soldats, on a tâché par tous les moyens d'adoucir leur captivité en leur donnant en cachette des vivres. La petite Jeanne portait en cachette des petits billets à leur passage dans le village, de la sorte ils demandaient ce qu'ils voulaient. On leur a fait à chacun de grands chapeaux de toile. L'un d'eux, poète, remerciait en vers charmants et délicats au nom de ses camarades. Marie-Thérèse a longtemps correspondu avec lui.

Des prisonniers russes ont aussi logé chez les Thomas de la barrière. En dernier lieu les limites de promenades autour de Pouru étaient : le cimetière de la route qui rejoint la route de Sedan, le pont de l'usine, Reméhan, puis le moulin sur la route d'Escombres, puis un chemin au-dessus de la filature.

Nos cousins à force de s'ingénier ont toujours eu de quoi s'habiller et se chausser. Ils ont même pu aider les autres. Ils ont pu plusieurs fois revenir à la maison. Mais, il y a près d'un an qu'ils n'ont pu le faire.

Ma tante Marguerite a été appelée une fois chez Charles par un commandant boche allié à la famille de Tassigny pour faire constater qu'il n'avait rien emporté. Depuis, presque tout le

meublier a été conduit à Mouzon. On a retrouvé aussi chez lui deux livres que les boches lisaient avec intérêt "l'avant-guerre" de Daudet, et "l'Allemagne Ennemie" de... Le piano est resté, on a pu sauver des objets d'art.

Pendant un an on n'a pas pu aller chez les Castel parce qu'il n'y avait pas de pont. Aussi on en sait peu de choses. On croit qu'ils ont fait quelques temps une écurie, du salon. La baignoire servait à laver les porcs. Les meubles du salon et le piano étaient à l'infirmerie de l'usine.

J'ai oublié de te dire aussi une fantaisie des boches qui consistait à déplanter les arbres de notre jardin pour les replanter dans celui de Charles. Nos poules ont longtemps erré dans le jardin, vivant de l'air du temps, se couchant dans les arbres. Les paons, eux ont erré plus longtemps encore, et on les a mangés en une belle fête de Noël. J'espère qu'ils étaient bien durs.

Ma tante revient avec une vraie horreur des boches, elle ne peut même pas voir leur pays sur la carte, et jure de ne jamais aller revoir ces gens qui les ont tant fait souffrir, ils sont si voleurs et affamés qu'on doit garder le jardin nuit et jour. Ils ont comme repas, une mauvaise soupe le matin, du café le soir, une demi boule de pain pour trois jours et c'est tout, il faut donc qu'ils se nourrissent sur le pays.

J'ai oublié de te dire que ma tante m'a rapporté ma broche fleur de lys en or.

Voilà que je t'ai à peu près tout dit... je t'en raconterai encore dans une prochaine lettre. Ma tante Marguerite est extrêmement maigre. C'est une très mauvaise note que d'être gros en pays envahi... le pauvre curé de Muno qui est énorme est mal vu. La femme de Muno est venue plusieurs fois au début de la guerre, puis avait cessé. Une fois, comme elle avait vu la maigreur de ma tante elle a été impressionnée et a recommencé à revenir en fraude. Une fois François caché dans une capote de boche a été à Muno avec un officier boche. Entre autres il a rapporté des vivres.

Veux-tu bien me renvoyer cette lettre que je voudrais après envoyer à Charles et Yvonne puis mettre avec mon journal de guerre.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Marthe et les enfants.

Anne-Marie

21 août 1918 - Lettre d'Anne-Marie à son frère Robert

Nous sommes à la maison, nous ne nous délassons guère par la couture, nous nous faisons du linge.

Il fait trop de soleil à l'emplacement du tennis pour y jouer souvent. Je prends des leçons de natation, mais je suis bien maladroite, j'espère cependant arriver bientôt à nager.

Max va presque chaque jour de 2 heures à 4 heures aider le vicaire à faire son patronage. Il va beaucoup mieux, cause volontiers, d'une manière variée et intéressante.

Emmanuel s'en donne de tout son cœur, mais il se fatigue. Hier, il a été chercher dix-huit livres de pain dans un village à quinze kilomètres d'ici, car il pouvait l'avoir sans carte. Il veut y aller chaque semaine. Les Doutriaux sont fort gentils, nous les voyons souvent, soit qu'ils viennent déjeuner ici quand ils viennent faire des courses à Angers, soit que Pierre et Néel

aillent passer leur journée chez eux ou que nous fassions des invitations réciproques de quelques jours.

Papa a eu une crise de neurasthénie pendant environ trois semaines, il se faisait de la bile pour le pain, le pétrole etc... c'était assommant, mais, il vieillit de plus en plus, et ne pense absolument plus qu'à toutes ces choses matérielles. Il vieillit beaucoup. Il a spécialement vieilli depuis un an.

Térèse prend des leçons d'anglais au Bon Pasteur. Geneviève travaille son brevet, elle lit beaucoup et elle semble moins mélancolique. Elle avait eu pendant l'année une sorte de crise de neurasthénie. La lecture l'intéresse et va j'espère la former un peu. Térèse coud du matin au soir avec ardeur.

Je regrette toujours bien je t'assure de ne pas aller te voir pendant les vacances mais je n'ose plus en parler, j'aurais été si contente de te revoir.

Baisers affectueux à Marthe et aux enfants.

Anne-Marie

21 septembre 1918 - Lettre de Térèse à son frère Robert

Mon cher Robert,

Je t'écris aujourd'hui au crayon parce que je suis sur le bateau en partance pour Béhuard. Nous sommes venus à sept heures pour prendre le bateau avec le pèlerinage belge, mais Bideau le propriétaire a raconté que son mécanicien était souffrant, on ne partirait pas avant 10 heures. Aussi les Belges ne font pas le pèlerinage. Mais comme nous devons pique-niquer avec les Doutriaux à Béhuard, nous partons tout de même Papa, Pierre, Geneviève, Néel et moi. Nous retrouverons là-bas Anne-Marie et Jeanne d'Arc qui sont en séjour chez tante Lucie. Quant à Maman et Max, ils ne viennent pas. Maman est souffrante et couchée depuis hier. Elle n'a pas de fièvre mais une forte migraine. Aujourd'hui heureusement elle va mieux et a moins mal à la tête. Demain tante Pauline Robert a invité tous ses neveux et nièces qui le voulaient pour passer la journée à Bécon. La semaine dernière Madame Léon Harmel est venue à Angers pour chercher une maison pour l'hiver. Quand elle a appris que nous n'avions jamais vu la mer, elle a voulu nous emmener chez elle. Nous avons été au Pouliguen de mercredi à dimanche. Nous nous y sommes beaucoup amusées. Nous avons vu Pornichet, La Baule, Le Croisic et Batz. Nous y avons été à quatre, Anne-Marie, Geneviève, Jehanne d'Arc et moi.

Maman est allée mercredi au Mans où elle a vu les Menesson et Agnès avec ses enfants. Elle a trouvé mon cousin assez vieilli et fatigué. Ils sont très bien installés au Mans. Tante Pauline est pour le moment en séjour à Caen.

Pierre a passé son conseil de révision par erreur. On lui a compté 31 d'indice au lieu de 41. Il est alors dans l'auxiliaire. Mais comme il va repasser un nouveau conseil avant d'être pris définitivement, on a tout lieu de croire qu'ils vont se rendre compte de l'erreur. De cette façon il ne rentre pas pour l'instant à l'ICAM. Geneviève repasse mardi 1er octobre son examen. Elle va dans ce but suivre quelques cours à l'externat. Dimanche nous avons arrosé la décoration de Maman. On avait pour cela invité les principales autorités du comité belge.

Monsieur le curé de Saint Serge est venu nous dire de la part de Monseigneur Reynaud que Monseigneur Luçon allait venir quelques semaines à Angers. Monsieur l'abbé Thierry a ses deux paroisses d'Hatonnelle et de Benoît libérées. Il vient d'y partir.

Il y a pour le moment assez de gripes et de dysenterie à Angers.

Je t'embrasse mon cher Robert

Térèse

Maman s'est levée aujourd'hui

13 octobre 1918 - Lettre d'Anne-Marie à ses frères

48 rue de la Chalouère, Angers

Chers Max, Pierre, et Robert,

Vous devez tous jubiler avec nous aujourd'hui de la prise de l'impensable Vouziers. Ce soir il semble qu'on va nous apprendre celle de Rethel puisque nous sommes à 10 kilomètres au nord de la Retourne, et qu'un prochain communiqué va nous donner une grande liste des villages repris... puis les journaux nous annoncent que la débâcle boche va continuer de plus belle de ce côté. Qui aurait donc pensé que notre mouvement allait se poursuivre en libérant si rapidement nos Ardennes. Je ne sais pas à quoi peuvent aboutir les négociations de Wilson avec l'Allemagne et l'Autriche puisque nous marchons si bien et que je ne crois pas que les Allemands laisseront pour cela nos pays en meilleur état... Faisons les décamper au triple galop, tuons-en le plus possible, anéantissons la race. Où en serons-nous dans quinze jours, dans un mois, c'est délirant... Pourvu qu'ils nous laissent au moins notre maison.

J'ai une bien triste nouvelle à apprendre à Pierre, nous venons d'apprendre par le journal la mort de son ami Paul Couet, il est mort mercredi 9 à la caserne. Son enterrement est demain, j'irai avec Emmanuel. Nous ne savons aucuns détails. J'avais rencontré sa sœur Anne-Marie jeudi en ville, elle ne devait pas encore savoir ce malheur.

Maman va mieux, mais il lui faut encore une vie tranquille, aussitôt qu'elle en fait trop sa fatigue se traduit sur son visage. Il faudrait qu'elle prenne désormais la résolution de ne sortir généralement qu'une fois par jour en dehors de la messe.

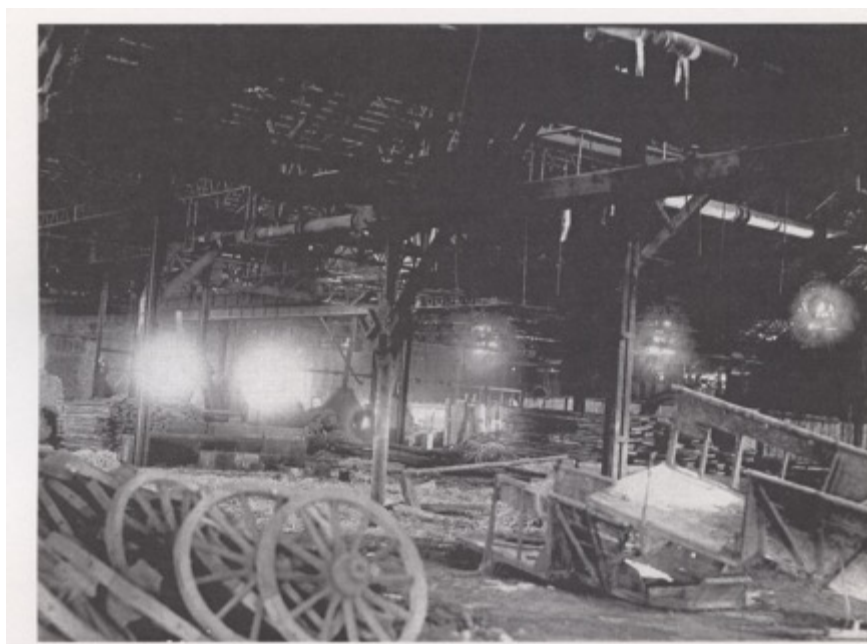
Malheureusement elle commence à reprendre sa vie... Hier elle a eu une réunion de la S. A. R. l'après-midi, le matin elle avait conduit Geneviève au dentiste, pendant que j'étais au marché. C'en était déjà trop. Demain j'irai à sa place à l'enterrement, mais elle ira chercher mon oncle Maurice à la gare... et à une réunion à deux heures... parce que je ne pourrais pas aller chercher mon oncle qui arrive à une heure (à cause de l'enterrement). Papa ne pourra y aller... On pourrait y envoyer Geneviève et Néel, mais c'est délicat surtout qu'aussitôt son arrivée à la maison, Maman sera obligée de le quitter...

Mon oncle Gaston et mon oncle Charles (*Gaston Debuchy et Charles Dupont*) ne donnent pas l'heure de leur arrivée.

Charles ne peut pas venir. Nous n'avons pas de nouvelles de Monsieur Labriet.

Cette réunion des administrateurs aura donc lieu mardi. Papa a relativement bon moral. Mon oncle Charles a écrit de bonnes lettres. Charles fils a écrit aussi deux lettres dont Papa est

content moins quelques détails. Je pense que cette réunion aura en somme pour résultat de déterminer la place qu'auront désormais Papa, Charles et mon oncle Alphonse dans l'usine, de voir aux moyens de reformer un capital. Mais pour savoir ce qu'on fera alors à l'usine Charles déclare qu'on ne le pourra qu'en sachant ce que les boches laisseront.



Les Allemands ont installé un charonnage dans l'usine dévastée

Alors, il offre de faire un plan de projets. Charles tiendrait sensément la place de Monsieur Castel.

Vous savez que Monseigneur le Cardinal Luçon était à Angers Dimanche. Il y a eu un superbe office à la cathédrale présidé par lui. Et à cinq heures il est venu à la chapelle des Ursules. Je vous envoie à ce sujet la semaine religieuse à chacun de vous. Monseigneur a été extrêmement bon, il a la parole chaude, vibrante et enflammée du témoin qui vient raconter les choses affreuses dont il a voulu être le témoin. Cela fait beaucoup de bien d'entendre parfois les chauds orateurs de chez nous.

Aujourd'hui, c'est la fête de Saint Serge et Saint Bach. Le Père Cottois nouvellement à Angers va faire leur panégyrique. Le père Durouchoux est parti, le Père Troussard devient supérieur, et habite rue Donnadieu.

Il y a aussi un autre nouveau père qui est directeur de la bibliothèque à la place du père Bauzet.

Térèse prend des répétitions trois fois par semaine.

On pense que les classes ne reprendront qu'en octobre, il y a moins de mortalité, mais beaucoup de malades... tout le monde y passe plus ou moins gravement... souvent on croit que ce sera sans gravité... et on meurt rapidement... cela a peut-être été la maladie de Paul Couet (*sans doute la grippe espagnole*).

Geneviève lit beaucoup, puis elle coud volontiers avec nous, pendant que nous lisons tour à tour. Nos catéchismes sont recommencés depuis jeudi, ils n'auront lieu qu'une fois par semaine le jeudi matin pour commencer. La rentrée de Mademoiselle Bocquet ne sera que le 8 octobre.

je tâcherai d'aller chez elle aux mêmes cours que mes sœurs ou quand elles seront au pensionnat parce que Geneviève va continuer des cours de religion à la Retraite. Nous avons été extrêmement heureux qu'elle soit reçue, cela lui fait du bien.

Nous avons eu des nouvelles des Doutriaux qui sont arrivés au Mans où mon oncle a été mécontent de les voir... la première nuit les trois garçons ont couché au collège où on était mécontent de les avoir, les trois filles au pensionnat..., la bonne et André dans un hôtel de 6ème ordre, ma tante, Bernard et Jacques, chez une amie de Valenciennes. La seconde nuit ma tante a logé dans l'hôtel de 6ème ordre, deux garçons dans une maison voisine, un autre garçon chez les Rollin... il fallait bien s'attendre à quelque chose de ce genre - faut pas s'en faire.

L'abbé Thierry a été voir son pays délivré. Il lui reste son église qu'il pourra réparer, mais du village, rien. Cependant il a maintenant un village souterrain très confortablement installé avec carrelages et mosaïques, électricité, confort. Ce sera déjà quelque chose. Il est ravi de son voyage. Monsieur Chantrel veut repartir chez lui pour ensemercer avant l'hiver (c'est devant Arras). Quelle joie de sentir nos pays nous revenir... et que de rêves, après tant de jours où l'horizon était si couvert qu'on n'osait songer au jour où il se lèverait. Mais la situation de ceux dont le pays est détruit est bien triste. Ils en ont encore pour deux ou trois ans par ici, ou autre part, mais toujours en réfugiés.

C'est la fête de Tèreze mardi. Les cousines Bontemps sont à la campagne. Charles Am Stein est venu nous voir entre deux trains. Sa sœur Pauline est morte. Maurice Henry est très affaibli, il perd la vue, vous savez qu'il est en Suisse avec sa femme.

Lucie Butruille ira peut-être à Paris à la fin du mois, mais elle va rester cette année à Angers. Elle est enrôlée dans une quantité de bonnes œuvres, avec les filles de Marie. Heureusement elle reste fidèle à nos catéchismes. Je lui ai donné la direction des filles de la Première Communion. C'est un gros morceau. Geneviève s'occupera entièrement des petites filles de huit ans et en dessous. Elle a beaucoup à leur apprendre. Elle a constaté dès jeudi une ignorance affreuse chez plusieurs d'entre elles. Geneviève montrait le Christ à l'une d'entre elles demandant qui c'était. J'ose à peine dire sa réponse : "c'est le diable". Dieu veuille que ce ne soit que de l'ignorance. Une autre lui a dit que Judas avait craché dans la main de Notre Seigneur... Geneviève aura de l'ouvrage avec ce petit monde !

Nous n'avons pas de nouvelles de Robert depuis quelques temps. Yvonne demande son adresse et est contrariée de ne pas avoir reçu de lettre de lui depuis longtemps. Nous sommes contents de le savoir mieux portant.

Je vous embrasse tous trois bien affectueusement comme je vous aime

Sœurette

27 octobre 1918 - Lettre de Tèreze à ses frères

Mes chers frères,

C'est à mon tour aujourd'hui de vous écrire, comme vous ne l'avez peut-être pas encore remarqué, c'est tantôt l'une ou l'autre de nous trois qui écrit chaque semaine.

Merci d'abord beaucoup de vos cartes ou lettre ou télégramme pour ma fête. Pour les parisiens et versaillais, je préviens que le voyage de Papa est remis à lundi en huit à cause de la suppression des express pendant dix jours à cause du manque de personnel. Hier Papa a vu

Monsieur Jules Harmel qui lui a dit que Jacques Harmel a pu passer une heure au Val étant sur le front.

Le grand bâtiment de l'usine est démoli sauf le bureau. De la chapelle il ne reste que l'annexe. La maison du Bon Père est détruite, chez mon oncle Maurice le nouveau bâtiment est rasé à la hauteur des fenêtres de la grande salle. Chez Hubert, les Félix et Léon les maisons sont heureusement encore debout mais dans quel état ! C'est dégoûtant à l'intérieur. Nous pensons avoir quelques nouvelles ces jours-ci par mon oncle Maurice quand il y aura été.

Pour Max, je préviens que nous ne mangeons depuis son départ presque toujours que des salades et des carottes du jardin. Il reste encore trente -trois chicorées forcées. Pour Pierre, je dirai que nous avons repiqué cinquante choux et salades dans le carré qu'il a bêché. Les navets profitent maintenant ainsi que les choux et la doucette.

Pour le moment on ne trouve plus un œuf à Angers et nos poules muent. On n'a que 6 œufs à la semaine mais nos poulettes vont bientôt se mettre à pondre. Les 3 lapines et le lapin sont fort bien soignés par Henriette. Imaginez-vous qu'Henriette avait appris il y a quelques jours la délivrance de son village (Anchy-Beaumont) et qu'aucun civil n'avait été tué. Vous ne pouvez vous imaginer son enthousiasme, et jeudi elle apprenait que son beau-père qui d'après elle "l'aimait autant que sa femme", est mort le jour de la délivrance, d'une maladie de la vessie. Trois jours après est morte une nièce de cet homme. Elle a écrit à sa sœur une lettre de condoléances, et comme l'inspiration ne venait pas, c'est Sœurette qui a fait le brouillon.

André Castel est pour le moment en permission, il est très bien portant, il repart mercredi. Madame Bezy, leur cousine est retournée à Paris avec ses enfants. Elisabeth va prendre des cours de Steno-dactylo-comptable. Elle fera de cette façon quelque chose quatre après-midis par semaine. Le lundi matin elle viendra avec nous, les deux Thibault, une Martin, une Lacesé prendre un cours de corsage chez Mademoiselle Bocquet. Le mercredi à quatre heures et demi Geneviève et moi nous aurons un cours de mode avec un autre groupe d'amies.

Le second fils de Madame Charles Petit, Daniel, a eu une première crise d'appendicite dans la nuit de vendredi à samedi et il a fallu sur le conseil du docteur Cocard l'opérer à chaud le samedi soir. Nous ne savons pas encore le résultat de cette opération. Depuis six mois que les Petit sont à Angers les quatre enfants ont subi cinq opérations, deux l'appendicite et trois de la gorge. J'espère que cela ne va pas continuer.

Mademoiselle Teisset n'a pas encore retrouvé sa bicyclette neuve qu'on lui a volée, dimanche dernier. Néel croyait être sur la piste, mais ce n'était pas cela.

Pour notre bicyclette qui n'est pas encore revenue du Croisic, si d'ici deux mois on ne la trouve pas, la gare va nous la rembourser au prix du neuf, ce sera une chic affaire.

On parle ici à Angers de ne faire rentrer dans les pensionnats que les externes avec l'assentiment de leurs parents, les pensionnaires ne rentreraient qu'en janvier. Pour ma part, comme tout cours à plus de trois élèves sont empêchés en ville, j'en suis quitte pour aller le lundi et le mercredi matin à la Retraite (c'est à trois km), suivre quelques cours d'anglais et de français avec trois autres élèves du brevet supérieur A Sainte Agnès on donne des répétitions trois par trois aux élèves.

Jehanne d'Arc ne va pas retourner en classe, elle prendra plutôt une répétition d'une heure chaque jour avec une de ses maîtresses à Saint Serge car c'est inutile de l'exposer, quoique pour le moment elle se porte à ravir et est assez complaisante et gentille. Elle lit beaucoup, des livres

que lui prêtent les Thibault et habille ses deux poupées. Elle coud d'ailleurs très bien pour son jeune âge. L'autre jour Madame Thibault, quand elle était ici lui a fait une paire de bas à ses poupées et quelques jours après lui a envoyé deux jolis petits sacs renfermant chacun un mouchoir à dentelles aux initiales de Pierrette et Sophie. Jehanne d'Arc a répondu à Marguerite par une lettre en lui disant qu'elle l'aimait bien parce qu'elle n'était pas "beaucoup sérieuse", et qu'elle aimait beaucoup son papa "parce qu'il l'avait guérie".

Les gripes (*espagnoles*) continuent à Angers. Monsieur Thibault n'a perdu qu'un malade et encore c'est le petit Lepoutre du Nord âgé [...] enfant comme un autre et que, d'après lui les alcooliques seuls ne peuvent être sauvés. Il faut surtout ne pas se refroidir, se coucher dès que le mal commence et ne pas commettre d'imprudences. Ce qu'il y a de certain c'est que des personnes bien portantes meurent. Il y a quinze ou vingt décès par jour. La semaine dernière on a enterré Mademoiselle X, qui devait être maîtresse à Sainte Agnès et Monsieur Rousseau, la mère d'une compagne du quartier, Madame Eisher, une réfugiée alsacienne de bonne constitution semble-t-il, la femme Oiseau-Besson de l'antiquaire de la place des Halles, deux personnes de la rue, une de ces personnes venaient de subir une opération, Yvonne Laigre qui avait 16 ans et le petit Cordier et Alfreda Robert une réfugiée qui étaient tous trois impotents sont morts. Il y a eu treize décès à l'asile de Sainte Gemmes.

Je vous embrasse tous les trois bien affectueusement

Térèse

Tante Claire (*Debuchy-Dupont*) ne viendra pas parce qu'elle a eu la grippe. Jacques et Michel se battent dans les Ardennes. Marguerite Matignon vient de déménager la maison de son mari de Châteauneuf à Angers parce qu'après la guerre il ne retournera pas à Châteauneuf. A partir du 1er novembre Jehanne d'Arc et Papa auront 300 gr de pain.

6 novembre 1918 - Lettre d'Anne-Marie

Elisabeth (*Castel*) a eu la grippe à Savennières, Elie Peintre est reparti, nous ne l'avons pas vu, il a été rappelé par un télégramme. L'abbé de Marguerite, excusez si son nom m'échappe, vient de mourir emporté par la grippe. Paul Achart, aviateur, fils de la propriétaire des Bontemps a été tué sur le front. Madame de Ravinel, mère d'élèves de Florennes, est morte la semaine dernière. Mort aussi l'aveugle qui demeurait presque en face de chez nous. C'est extraordinaire comme il est mort beaucoup de personnes de connaissance depuis quelques temps. Nous ne savons pas trop si la mortalité diminue ici. Il y a beaucoup d'enterrements, on ne peut pas juger par l'état civil qui est souvent truqué. Pendant quelques temps, il est mort spécialement beaucoup d'Américains à la caserne ou à l'hôpital où ils sont deux à trois mille. Leurs enterrements se font comme vous le savez en auto. Une petite auto précède le corps (sans doute avec le pasteur, il faut le deviner). Puis le corps ou les corps, quelquefois il y en a quatre, cinq, six ou sept enterrements à la fois - dans ce cas on met deux cercueils dans chaque auto d'ambulance. Ils sont recouverts du drapeau. On n'aperçoit alors qu'une sorte de toile de tente rouge et blanche qui fait un vilain effet, suit une autre auto-camion contenant une trentaine d'Américains debout, c'est leur attitude sérieuse et bien différente de celle qu'ils ont quand ils sont au travail, qui fait deviner à l'enterrement. On les enterre dans un champ qu'ils ont acheté au-delà du cimetière de l'Ouest. Ces corps seront reconduits après la guerre en Amérique. Merci à Robert de sa bonne et intéressante lettre à Térèse sur le travail qu'il a maintenant. Merci à Max de la lettre qu'il m'a envoyée. Papa a vu l'augmentation de prix, sans trop de

mécontentement. Tu devrais lui écrire de t'apporter de l'argent en signalant quelques dépenses importantes.

Maman va mieux, elle se surmène d'ailleurs beaucoup moins, elle ne sort généralement qu'une fois par jour, puis le fait de son inaction a obligé les dames à faire davantage par elles-mêmes.

La rentrée des classes aura lieu au début de la semaine prochaine, Nous ne savons pas encore si Jehanne d'Arc rentrera, elle va prendre une leçon de piano chaque semaine. Nous lui avons donné pour son anniversaire un costume d'Alsacienne et un costume de Lorraine pour ses poupées. Puis deux petites robes de laine pour tous les jours. Pour la fête de Maman nous ferons des chemises de nuit pour les poupées. Elle joue maintenant au volant avec Néel, à la puce. Nous sommes contents de la rentrée pour le moment. Il travaille bien, mais cela ne peut pas remplacer le début d'une année de rhétorique ! Il suit les communiqués avec passion. Nous sommes désabonnés au Maine et Loire, et alors abonnés au Petit Courrier que nous avons en allant à la messe.

Jehanne d'Arc a été voir la carmélite avec Maman. Cette fois elle lui a annoncé avant préambule : "Vous savez j'ai changé d'idée maintenant je veux me marier, trouver bientôt un fiancé, et avoir 22 enfants, c'est décidé", inutile de vous dire si cela a amusé la bonne sœur. Jehanne d'Arc a beaucoup parlé parce qu'étant 2 personnes au parloir elles ont eu droit à une heure au lieu d'une demi-heure, alors elle a pris une grande part du temps qui lui revenait !

Louissette a écrit à son Bon Papa une longue lettre bien tournée, et si parfaitement écrite qu'elle fait honte à sa petite tante qui tâche de faire des progrès. On lui apprend à bien tenir sa plume. Alors à son désespoir elle écrit moins bien que jamais.

Au revoir, mes chers frères, je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

Anne-Marie

Nous avons reçu aussi les nouvelles de l'ICAM par Pierre, nous sommes heureux qu'il se soit retrouvé dans un état relativement bon.

Écrit juste avant l'armistice par Anne-Marie

...le regrette parce que cela la peine... elles vont faire toutes deux coupe-catéchisme... puis on supprime une bonne... voilà qu'on va commencer à sentir à la maison une différence de fortune, une gêne réelle. Maman a eu une jaunisse qui l'a beaucoup fatiguée mais qui a été et continue à être une heureuse cause de repos pour elle. Il était temps et tout le monde en est heureux. Dieu veuille qu'une union plus entière avec elle lui donne le bonheur qu'elle désire, voilà encore un de mes chagrins...

Il y a un mois, il y a eu une réunion des administrateurs de Brévilly, plus mon oncle Gaston (*Debuchy*). C'était pour nous une fête à la pensée de cette réunion. Je me souviendrai toujours du grand chagrin qu'elle fut. On venait en somme pour arracher à Papa sa démission d'administrateur délégué. Nous étions tous affreusement tristes, cœurs serrés, prêts à éclater en sanglots... Papa sombre et silencieux...

Aujourd'hui tout le monde espère à l'armistice, mais Brévilly n'est pas délivré. Moi, j'enrage... je pleure, je ne veux d'armistice que quand Brévilly sera délivré... n'irons-nous donc pas en Bochie... je suis triste, mais non, ce n'est pas entièrement vrai.

12 novembre 1918 – *Carnet d'Anne-Marie*

L'armistice est signé, hier à 1 heure, sortant nous l'avons su... le bureau de tabac pavaisait - puis peu à peu de part et d'autre, les drapeaux se sont montrés jusqu'au soir où le pavoisement a été complet... mais je n'oublierai jamais, cette impression de griserie, de bonheur à la vue de ces gens s'accostant... s'annonçant la grande nouvelle - est-ce vrai, ce n'est pas possible... Quelle joie dans tous les visages... Les poilus en permission rayonnent tout particulièrement, je n'oublierai jamais ce permissionnaire clouant à coups de marteau ce petit drapeau à la porte de son café... contemplant ce petit drapeau bien planté avec un rire de bonheur éminemment satisfait. La foule allait par les rues, grossissante jusqu'au soir... de tout le monde qui voulait recueillir cette impression d'un jour de victoire. Les usines sont licenciées. Les classes aussi. La jeunesse se groupe pour chanter tambour et drapeau en tête... Les gens rient, crient, chantent, s'amusent... On entend surtout la Marseillaise et Madelon. Les Américains satisfaits contemplant tranquillement notre joie

Mais combien de pleurs sont voilés, au travers de cette joie expansive... On est heureux d'abord, c'est bien sûr car la France on l'aime d'abord... Mais... voyez ces veuves, ces mères cachées sous leur voile de crêpe. Elles pleurent... Et comme ma cousine...

14 novembre 1918 - *Lettre de Geneviève à ses frères*

Angers

Mes chers frères

Nous avons été bien heureux aussi de l'armistice, nous l'avons appris à midi et quart. Nous nous sommes alors rendus en ville à 1 heure. Il y a eu aussitôt des manifestations enthousiastes, surtout étant donné que Bessonneau et les autres usines ont été fermées aussitôt, pour l'après-midi et le lendemain. Tout le monde se jetait sur les drapeaux. Aux Galeries on a vendu 1500 drapeaux français. Tout le monde avait à cœur de se mettre un emblème patriotique quelconque. Nous nous sommes rendus chez les Perdreau où nous avons naturellement pris du cassis. A 4 heures ils sont venus à la maison où nous avons offert le thé. Le soir Anne-Marie nous a offert une bouteille de champagne de Touraine en l'honneur de la Victoire. Le soir les Américains ont fait un concert à la place du Ralliement.

Il y a actuellement une quinzaine de jours un ami de Monsieur Petit a photographié en aéroplane la maison des Castel et Pours. Tout était alors debout dans le village. Espérons qu'en partant les Allemands n'auront rien incendié. Le front se trouvait à 4 km de la maison.

Les ponts ne sont pas encore rétablis mais nous avons cependant écrit aux Alphonse. Nous vous donnerons des nouvelles dès que nous en aurons.

Pierre a l'air bien énervé et bien content d'après sa lettre où tout est écrit précipitamment, barré, rechargé. Les Charles Dupont pensent recevoir Pierre dès qu'ils auront leur cuisinière. Pierre peut penser aussi sortir chez Madame Harmel.

Lucie Butruille é été quelques jours à Paris pour voir son frère Paul de retour de Douai. Elle a vu son père le 11 novembre, anniversaire de la naissance de sa femme, et de son mariage, il était fort triste, il venait de revoir sa maison qui avait reçu deux obus dont un avait coupé son lit en deux... La maison de la cousine Céline est debout, il loge des infirmières. Il reste quelques

tables et un des pianos. Ils ont retrouvé des livres de messe. La maison des Toison est debout et avec beaucoup de meubles. Il reste 300 personnes dans Douai, elles ne peuvent se ravitailler personnellement aussi tout le monde, même les personnes de la société vont chercher leurs repas à l'Hospice. La vie y est fort triste. Emmanuel Butruille a été aussi à Douai.

Nous avons reçu une lettre de Bonne-Maman qui nous dit qu'elle baisse de jour en jour. Tante Henriette (*Dupont-Fourmeaux*) est toujours bien souffrante. Elle vient d'avoir en plus une broncho-pneumonie.

Nous avons continué la vente qui se faisait en face de la maison, par une pluie torrentielle. Nous avons encore acheté une demi-douzaine de couteaux excellents à 3 fr le tout. Puis un service à découper, une espèce de malle en bois blanc peinte en noir et une autre moins bien. Anne-Marie n'a malheureusement pas pu avoir le magnifique secrétaire qu'on vendait car Lamoureux était là et montait fort haut.

J'ai été hier avec Maman à une vente à l'hôtel des ventes. On y faisait la liquidation d'un magasin, nous y avons acheté énormément pour les réfugiés.

Ces dames Foiret de Valenciennes que voyaient beaucoup les Bontemps viennent de perdre leur seul fils qui était en permission et qui a attrapé la grippe. C'était juste après la prise de Valenciennes et Monsieur Foiret y était justement resté. Ces dames redoutent beaucoup la tristesse du père à son retour.

Nous avons commencé Térése et moi les cours chez Mademoiselle Bocquet, nous sommes fort contentes. Nous nous attendions à ce que les cours fussent fort difficiles et nous avons été étonnées que ce soit si facile et en même temps si agréable.

Elisabeth Castel suit la sténo-dactylo-comptable. Je me demande si elle arrivera à bout de tout. Elle a commencé un mois en retard et elle manque après trois jours parce qu'elle a la grippe et est couchée depuis 8 jours. Pierre et Paul sont en 3ème. On les a fait monter décidément.

Néel est rentré en classe, enchanté de Monsieur Mourier.

Nous avons eu cet après-midi la visite de Monsieur le Chanoine Boudeau avec la Supérieure des Ursulines qui venaient visiter la maison et le jardin afin de voir s'ils ne les achèteraient pas après la guerre pour servir de maison de campagne aux Ursulines.

Henriette a fait sa demande afin de repartir à Beaumont, sa maison est debout. Elle partira peut-être seulement dans quelques mois et en attendant elle logera à la maison, fera des journées en ville et reviendra le soir à la maison, car à partir de mardi nous n'aurons plus qu'une bonne : Joséphine. En attendant nous travaillons beaucoup afin d'avoir moins d'ouvrage manuel à faire lorsque nous en aurons moins le temps.

Térése va à Sainte Agnès deux fois par semaine.

Nous avons reçu dimanche la visite de la cousine Cheniot avec Jacques et sa fille Elisabeth qui n'a que quinze ans et vient être pensionnaire à la Retraite pour suivre Freppel.

Babeth quoiqu'à la campagne a attrapé la grippe. On avait cru qu'elle avait le croup aussi on lui a fait une piqûre de sérum. Elle est actuellement en ville et est couchée, elle se ressent encore assez de sa piqûre.

Jehanne d'Arc s'est enrhumée en classe, aussi elle reste quelques jours à la maison, cela l'ennuie beaucoup à cause de ses compositions.

Nous avons toute une famille de réfugiés de Bruxelles au catéchisme. C'est une famille de 14 enfants. Lorsque les Allemands sont arrivés à Bruxelles, ils ont enfermé la mère et ont tué un fils. Les enfants effrayés sont sortis de la maison en y oubliant leur petit frère. En y revenant peu après ils ont vu leur mère en liberté et le bébé dont le sang coulait goutte à goutte de ses deux mains coupées par les boches. La mère, disent nos petits, lui a alors donné un petit poison et il est mort. Puis 5 de nos frères sont morts tellement ils ont été effrayés ! Ces enfants ont un peu l'air de bohémiens. Ce matin les petites filles sont venues très élégantes au catéchisme. La cousine Butruille disait à son groupe d'enfants, mettons qu'on parle d'une ville que vous ne connaissiez pas par exemple : de Rome, personne de nous n'a vu Rome, la petite Morvan au grand étonnement de la cousine y avait été.

On parle de donner la même indemnité de guerre aux pauvres comme aux riches, cela proportionné au nombre d'enfants, ce ne serait pas très juste, je trouve.

Anne-Marie va chez Mademoiselle Bocquet seulement trois fois par semaine pour le moment car les cours ne sont pas encore bien organisés. Au revoir mes chers frères, je vous embrasse bien affectueusement.

Geneviève

14 novembre 1918 - *Mot de Cécile écrit à la suite de la lettre de Geneviève*

Mes chers enfants,

J'envoie à Max un mandat de 50 fr. Quand Pierre aura besoin d'argent, qu'il le demande. Papa ne compte pas aller maintenant à Paris aussi je vous enverrai directement ce que vous demandez.

Que le Bon Dieu est bon de nous donner la Victoire ! et une victoire aussi complète. N'oublions pas l'action de grâces.

Jules Bourdel est mort ! encore un ami de Pierre ! encore aucune nouvelle des envahis. Bonne-Maman demande qu'on prie pour elle, sa vue est à son dernier déclin...

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de tante Loulou du 24 octobre. Elle désire nous faire envoyer des objets pour notre œuvre. Elle est heureuse des nouvelles de Max avec qui elle veut rester en relations. Je vous embrasse et vous bénis.

Votre Maman

24 novembre 1918 - *Lettre de Tèreèse à ses frères*

Angers

Mes chers frères,

Vous devez attendre la lettre d'aujourd'hui avec impatience, en croyant que je vais vous donner des nouvelles, malheureusement nous n'avons rien de nouveau depuis 8 jours sur Brévilly. Marie-Thérèse n'est pas à Stonne et contrairement à ce que nous croyions les boches l'ont emmenée ainsi que Maurice et Ketty dans la direction du Luxembourg où elle a peut-être rejoint ses parents. Les boches avaient gardé Alfred à Pouru. On pense qu'après l'armistice il aura pu rejoindre Marie-Thérèse. Mademoiselle Constance, Madame J.Dion-Vuillième et un ou deux autres hommes seuls n'ont pas été évacués. Nous avons eu quelques nouvelles par

Michel qui a rencontré à Stonne Monsieur le Curé et des gens du pays. Michel est maintenant au camp de Mailly (Aube). Monsieur l'abbé Cuif et 300 évacués ont couché plusieurs nuits dans l'église de Stonne qui était minée, Monsieur le curé couchait même les pieds sur la mine et c'est le lendemain seulement qu'un enfant ou un espion lorrain l'a découvert. Monsieur Noël a été évacué sur Chalons sur Marne, puis sur Paris. Clémence Jacquet et la fille Gippon sont mortes à Chalons sur Marne. Les gens de Pouru sont très malheureux à Stonne et je ne sais pas si vous savez que nous sommes délivrés seulement depuis dimanche de sorte que toute la population n'a pas pu retourner au pays aussitôt l'armistice ; où est-elle maintenant, nous ne le savons pas.

Je ne sais pas si vous savez que notre piano est dans le jardin et que les boches font danser leurs chevaux au son de la musique, que dans le jardin il y a de grandes tentes pleines de munitions. A la salle des machines avant le 2 novembre les boches n'avaient fait que changer les moteurs électriques pour en mettre de plus forts pour éclairer le village. Ils ont aussi installé une sorte de grande cuve en béton dans laquelle ils ont installé une turbine pour la scierie. Dans le bureau de l'usine il y avait salon, salle à manger, chambre à coucher, etc... Chez Charles, ce n'était plus que des commandants de passage qui logeaient, chez nous et chez Monsieur Castel des ouvriers soldats qui travaillaient à l'usine. Il y avait trois équipes de travailleurs, une de femmes, l'autre de prisonniers et l'autre de jeunes gens du pays, en sorte que mille deux cents personnes travaillaient nuit et jour à l'usine. Quand la population a quitté le 2 novembre le pays les rues étaient encombrées de canons.

A Stonne il y a eu de nombreuses victimes du bombardement par avion des Américains. La femme et la fille de l'instituteur de Pouru en particulier ont été fort mutilées.

Jacques nous écrit que sa division a mérité la fourragère devant Vouziers et Yves Henry devant la même ville la Croix de Guerre.

J'oubliais de vous dire qu'il y a maintenant deux cents forges dans l'usine - chez Charles les boches démeublaient et remeublaient à plaisir la maison. Ils ont fait un puits et installé un jardin sur la terrasse qu'ils arrosaient avec l'eau du puits. Les barques n'existent plus. Ils ont fait communiquer l'étang avec le ruisseau et comme l'étang débordait ils ont tout bouché.

Ma cousine Sacré a perdu à Lille deux filles de 18 et 20 ans mortes au mois d'août par suite de privations.

Ce matin nous avons reçu la copie d'une lettre de mon oncle Ernest adressée à Flers à ses frères et sœurs. Il dit n'avoir pas reçu de nouvelles depuis le 7 mars 1918. Il est sans nouvelles de tante Tèreze, vient d'écrire à Pouru. Il a quitté Raismes le 19 octobre avec les Piérard et a été délivré la nuit du 10 au 11 à Mons où il s'est trouvé en communauté après quatre ans d'isolement. Il a affreusement maigri et vieilli. Il a subi beaucoup de privations. Il voudrait avoir des lettres, il faut les adresser, 104 rue du Pont à la Faulx-Perruevez - Hainaut - Belgique.

Jehanne d'Arc a pris vendredi sa première leçon de piano avec Mademoiselle Rondeau. Je vous embrasse.

Tèreze

Mon cousin Butruille et ses deux fils ont été délivrés à Mons, on les attend incessamment à Angers. Paul Dupont est arrivé de Bruxelles à Paris. La maison des Wable est entièrement rasée à Douai. Il n'en est pas de même de celle des Butruille.

Geneviève et moi nous trouvons que la coupe ce n'est pas si malin et si difficile que cela.

Mes chers frères

Je n'ai pas encore de nouvelles de chez nous à vous apporter, c'est bien long, pas davantage des Alphonse... c'est plus curieux parce que de Pouru je ne sais pas qui nous écrirait. Il y avait beaucoup de soldats de chez nous pas loin du village au moment de l'armistice, mais beaucoup ont été se reformer en arrière pour entrer à Metz. Je sais pourtant qu'une partie de cette armée (armée Gouraud) est passée dernièrement à Sedan qu'on dit peu abîmé et s'est dirigée vers la Semois. Aussitôt que nous aurons des nouvelles nous vous les enverrons directement. Et à Robert un télégramme si la maison est debout... nous ne savons qu'espérer, nous n'avons qu'une crainte, c'est d'espérer trop et d'être cruellement déçus... Pouru n'a dû être évacué par les Boches que le samedi 16 - on nous a dit qu'au moment de l'armistice les Américains étaient à Amblimont, mais j'en doute sincèrement, nous n'étions pas non plus dans la ville de Sedan comme ont voulu le faire croire les journaux. Beaucoup de personnes de Pouru sont mortes ou ont été tuées dans l'évacuation à Stonne. Nous avons vu dimanche un fils Beaudouin que se trouvait aussi à Stonne le 11. Emilien Denis (le mari de la sœur d'Hortense était aussi là-bas). Jules Lécaillon n'en était pas loin. Monsieur Noël et sa famille sont à Chalons, il viendra sans doute à Angers où est sa belle-fille, Madame Gabriel. Nous avons de bonnes nouvelles de Jacques et de Michel. Pierre en a-t-il de Pierre Toison. Nous savions qu'on a été quinze jours sans nouvelles de lui, en a-t-on maintenant ? J'en ai d'Yves mais pas de Pierre. Yves n'en avait pas non plus depuis quelques temps. Il y a eu beaucoup de tués dans les derniers jours.

Entendez-vous parler des conditions de paix : la zone neutre resterait interalliée - l'Angleterre occuperait Brême, Hambourg, Lubach - Essen se trouverait dans la zone neutre - les ports occupés le seraient jusqu'au paiement de la dette, 30 ans s'il le faut, ou davantage - on rendra le Sleswig au Danemark à cause du Canal de Kiel - on enlèvera à la Hollande en raison de sa conduite le sud de l'estuaire de l'Escaut, puis nous partagerons avec les Belges la partie au nord de l'Alsace en délimitant nos parts par la Moselle - le Luxembourg serait belge, le Congo allemand aussi - l'Angleterre aurait presque toutes les colonies allemandes - l'Amérique ne demandera rien, peut-être seulement le remboursement de ses frais. Les soldats et officiers du moins disent couramment qu'ils sont venus pour nous aider à repousser les Barbares, et qu'ils seraient venus plus tôt si l'affreuse propagande boche ne leur avait pas si longtemps caché la vérité, ils seraient venus bien plus tôt à notre secours...

Nous venons de recevoir le courrier. Nous avons de bonnes nouvelles de Pierre Toison. Albert est rentré en France. Je reçois aussi une lettre de Charles à qui j'avais écrit lui demandant s'il voulait bien que je l'accompagne à Brévilly. Il ne demande pas mieux... mais il faut obtenir la permission de Papa... j'espère que le voyage sera gratuit. Maman voudrait bien y aller, mais, il me donnera plus facilement la permission qu'à elle... Charles voudrait que nous partions de Paris le 15, car les trains seront rétablis le 10. Nous prendrions le rapide Paris-Nancy, jusqu'à Chalons ou Commercy puis nous remonterions de Verdun à Remilly... car sur cette ligne il n'y a aucun pont. Vous jugez ma joie, mais elle n'est pas encore entière !... et puis quel triste pèlerinage nous ferons là-bas, mais au moins nous aurions le bonheur de revoir notre chez nous...

Le mari de Fanny Butruille vient de mourir de la grippe à Tourcoing, il avait été voir sa maison... où il a trouvé une servante malade de la grippe. Sa femme qui était ici nourrissait un bébé du mois d'août, elle a quitté Angers mardi alors que son mari était mort, est-elle même arrivée pour son enterrement. C'est vraiment navrant.

Nous avons une Première Communion le 8 décembre pour nos réfugiés, cela va nous donner beaucoup de travail, mais, ce sera une bonne affaire de faite... la semaine d'après je ferai mes préparatifs de voyage.

Le pauvre Robert s'est démis le bras en tombant de voiture, trois médecins se sont acharnés sur lui pour lui remettre à Bône... heureusement deux jours après il arrive à se servir de son bras pour nous écrire, cela nous rassure... nous prenons bien part à son mal et nous espérons que Marthe ne ressent plus ses contusions.

Pierre pense-t-il toujours rentrer à Lille au Nouvel An.

Néel travaille bien, il vient d'avoir un 8 en version. Les compositions françaises l'ennuient toujours beaucoup. Il a eu un 2 puis un 3, mais j'espère qu'il va se lancer. Monsieur Mourier est très content de son latin et l'encourage paternellement pour son français.

Je vous quitte, impossible de poursuivre ma lettre, je suis trop obsédée par la pensée de chez nous, que je reverrai peut-être avant un mois. Je ne puis plus écrire.

Je vous embrasse bien fort tous les trois... surtout le bras foulé.

Votre Sœur

PS. Nous avons le filet de l'aube de Max. Il y en a pour une belle somme. Nous allons la payer en chut, chut... Papa ne parle plus d'aller à Paris... Je pense que Robert conserve bien toutes nos lettres qui feront notre meilleur journal de ces dernières années de guerre.

2 décembre 1918 – *Lettre d'Anne-Marie à ses frères*

Papa ne veut absolument pas que j'aille à Brévilly, j'en suis désolée.

J'ai une nouvelle tout à fait drôle à vous donner : le mariage de Madame Bézy avec un major américain de 28 ans, une idylle d'amour, c'est le major qui l'a soignée cet été dans sa chaumière d'Empiré... c'est une histoire trop longue pour être détaillée. Le mariage civil américain a eu lieu à Paris il y a quelques jours au milieu de mille péripéties et émotions car le fiancé devait quitter la France et était sur le point de partir. Le général Persing, le commandant Bourgeois, le personnel particulier de Clémenceau s'en sont mêlés. Madame Bézy était suivie dans ses démarches du jeune fiancé de 28 ans, tremblant et pleurant de tant de démarches irrégulières qui risquaient de lui valoir trois ans de prison. Enfin, les voilà mariés civilement au point de vue américain. Aujourd'hui, ils sont à Angers et ils voudraient pouvoir se marier civilement au point de vue français... il faut pour cela des papiers qui manquent. Maman va les aider et être témoin... puis surtout une permission... enfin le mariage religieux aura lieu aussi vite que possible... mais d'ici trois jours il peut être embarqué - vous jugez de la situation ! Le comble est que le brave Américain est tout le temps filé par la police américaine, qui vu son mariage civil veut qu'il vive non à l'hôtel, mais chez sa femme ou au cantonnement (il est très catholique). La nuit dernière il a manqué de se faire emprisonner pour cela... Je ne vous raconte qu'une minime partie de ce film moderne. Maman l'a vu hier, il l'a embrassée, ce soir s'il vient

nous voir il nous embrassera tous... il est très gentil, très catholique, très bon, très riche, très bien physiquement, c'est le rêve. Maman approuve autant qu'on le peut ce mariage d'amour.

Nous apprenons à l'instant que Marie-Thérèse, Maurice et Alfred Henry sont à Poursu depuis l'armistice et que leurs parents sont en Belgique C'est Marie-Thérèse qui écrit à Agnès Hauteœur, c'est tout ce que nous savons. Je vais essayer d'avoir une permission de Papa d'aller à Poursu, mais j'en doute bien.

2 décembre 1918 - Lettre de Cécile Dupont-Henry à ses enfants

Angers, 48 rue de la Chalouère

Mes chers enfants

Anne-Marie vous communique toutes les nouvelles intéressantes tristes et heureuses et c'est une bonne chose car je suis actuellement un peu surchargée forcément, vous comprenez qu'il y a plus de lettres à écrire et que par le froid qui arrive nous sommes pressés de couvrir nos réfugiés, ce qui nécessite bien des démarches. Il y a des couvertures en quantité grâce à Dieu, mais il faut en organiser vente ou distribution et ne donner qu'avec assentiment de la Visiteuse et du Chef de groupe. C'est raisonnable, mais si on ne se donne pas un peu de mal pour activer le mouvement, les couvertures peuvent rester en tas, et nos gens geler jusqu'au printemps, et ainsi du reste. Dans tout cela je suis la mouche du coche. Je vais et viens tandis que les autres travaillent. Mon rôle consiste à empêcher qu'on s'endorme.

J'aurais tant voulu vous écrire de suite pour vous remercier chacun, de vos bons souhaits ! C'est au jour de ma fête en 1915 que nous avons su que Robert était prisonnier, nouvelle pénible et soulagement tout à la fois, nous tirant d'une si douloureuse perplexité ! Et aujourd'hui, c'est la Victoire avec le souvenir inséparable de notre Paul bien-aimé qui l'a payée de son sang, de Charles le blessé, de Robert le prisonnier. Je suis fière de tous, et mon cher Jacques et les neveux et cousins. Je reçois des lettres touchantes des frères, sœurs, cousines à cette occasion.

Le pauvre Robert s'est démis le bras ! Qu'il me dise s'il est parfaitement remis. Et la bonne Marthe qui m'a si gentiment écrit. Comment va-t-elle ? Quel soulagement que les nouvelles de Marie-Thérèse et de ses frères, Deo gratias ! Emmanuel se met bien au travail. Cela commence à venir pour les devoirs de français, mais ils auront du mal à se rattraper à cause du retard du commencement de l'année. J'ai acheté des chemises à Pierre, les envois ne sont pas faciles, je préférerais les lui donner au nouvel an. J'oublie toujours les emballages d'œufs. Je suis heureuse que Pierre puisse sortir dans la famille. Tante Henriette (*Dupont-Fourmeaux*) a un fils Etienne et va bien.

Je vous embrasse et vous bénis.

Votre Maman

9 décembre 1918 - Lettre de Geneviève à ses frères

Mes chers frères,

Je suis bien contente de vous écrire aujourd'hui pour vous donner de bonnes nouvelles de chez nous.

Pedro (*Pierre Dupont, fils de Pedro de Buzy*) est passé à Pouru. Il y a vu Marie-Thérèse, Maurice et Alfred qui se portaient bien. Il a visité notre maison qui était intacte mais vide. L'usine est intacte, en fait de bâtiments, la salle des machines est intacte. Les turbines et les machines à vapeur sont un peu détériorées. Les outillages sont enlevés sauf quelques-uns dont les allemands se sont servis au dernier moment.

Pedro a eu la clef de la grille et de la maison de Charles par Monsieur Blocteur. Il est entré dans le jardin qui est déjà fort bien, avec des sapins hauts de 1m,80. Pedro dit que la maison est intacte et que tous les meubles y sont. Malheureusement il y a un tuyau qui donne sur la terrasse qui est bouché et Pedro a peur que cela détériore la maison. Alexis Blocteur a promis de faire tout son possible.

Nous avons reçu une lettre de Michel qui nous dit que ses parents sont dans les environs de Bastogne en Belgique, ils étaient tous en bonne santé.

André Castel a été à Pouru, il a logé chez les Alplonse, il a retrouvé leur maison pleine de lits de soldats. Au bureau il a retrouvé 5 meubles leur appartenant : le bureau américain de son père, l'armoire à glace de sa mère et deux tables de toilette. Il a trouvé à la sacristie leur bibliothèque tournante.

Le tabernacle de la petite chapelle a été défoncé. Le pont a été miné puis déminé.

Pedro dit que nos meubles ont été envoyés en Allemagne.

Le village doit être entièrement debout, quelle joie !

Marie-Thérèse loge des officiers français qui lui donnent de leur ravitaillement car le ravitaillement américain n'arrive pas.

André a dû repasser à Paris. Nous avons appris par lui que Maurice Henry était aussi parti à Paris.

Nous avons reçu ce soir une lettre de tante Caroline (*Dupont-Toison*) en réponse à la lettre que lui avait écrite Maman, la première qui lui venait de France, elle venait d'apprendre ainsi par Maman que tous ses enfants étaient vivants. Mon oncle est reparti à Valenciennes avec Emmanuel. Ma tante pense toujours retourner à Mons.

Nous espérons avoir encore des nouvelles par André Castel car il ne nous a pas encore écrit.

Vous avez appris qu'Henriette n'était plus à la maison et était placée chez Madame Henry, la mère de Paul Henry. Elle est donc partie et huit jours après Joséphine tombait malade de la grippe. Elle s'est levée assez fatiguée, puis s'est recouchée, elle n'avait alors pas de fièvre. Le soir elle avait 39,8. On a appelé le docteur. Anne-Marie est partie chercher une voiture et n'a trouvé qu'un taxi. A 5 heures Joséphine a été emmenée, (toute joyeuse car c'était la première fois qu'elle allait en auto) chez elle. Elle est toujours couchée mais va mieux mais s'ennuie beaucoup. Elle voulait déjà revenir dimanche. Nous avons alors passé une semaine entière sans bonne, ce qui ne nous était jamais arrivé de la vie. Nous ne savions que faire des gâteaux, mais nous avons appris à l'aide du livre de cuisine à faire des pommes de terre et des légumes. Anne-Marie ne nous a pas beaucoup aidées car elle dinait aux Ursules, partait le matin à 8 heures et revenait à 9 heures, car elle était en pleine retraite de Première Communion. Térèse avait énormément de devoirs car elle était en semaine de concours, et moi je peux dire que je me suis occupée continuellement en faisant les fonctions de femme de chambre, de cuisinière.

Heureusement on a été très indulgent malgré les nombreux plats brûlés. Depuis ce matin nous avons heureusement la sœur de Joséphine qui est toute heureuse d'être à la maison, nous sommes ravies de l'avoir.

Madame Bezy se marie définitivement le 16. Nous assisterons au mariage.

Anne-Marie va peut-être aller à Paris, si Papa est bien. Madame Picard lui offre le voyage afin de remettre à Paris les malles qui sont en garde à la maison. Si elle vient, elle viendrait peut-être après le 16, le 17 sans doute en profitant de voyager avec les deux nouveaux mariés afin d'avoir droit à davantage de bagages.

Nous avons fait notre demande de remboursement pour la bicyclette. On nous demande une facture. Pierre sait-il le prix approximatif et l'endroit où on l'a achetée. Nous pensons avec le prix acheter une bicyclette de femme, ce qui conviendrait à Max à qui appartient la bicyclette perdue et à toutes les filles.

La cousine Juliette Févez va venir à Angers mercredi, elle veut aller à Saumur sur la tombe de son fils.

Geneviève

15 décembre 1918 - Lettre de Geneviève à ses frères

Mes chers frères

Nous venons de recevoir à l'instant une longue lettre de 10 pages d'Alfred nous donnant beaucoup de nouvelles. Il écrivait le 9 décembre de Pouru où il se trouvait seul car Marie-Thérèse était partie rejoindre ses parents en Belgique pour les faire revenir en France en passant par Liège et Bruxelles pour arriver à Colombes. Marie-Thérèse libérera Ketty et reviendra à Pouru. Elle établira une personne de confiance chez les Alphonse et ira rejoindre ses parents à Colombes. Michel et Jacques auront 23 jours de permission. Christianne a beaucoup grandi, elle est aussi grande qu'Alfred. On trouve facilement en Belgique où sont les Alphonse du lait, du beurre, des œufs, il n'y a plus aucune vache ni aucun cheval, les basse-cours sont vides. On ne reçoit pas encore de ravitaillement français. Le chemin de fer ne va que jusqu'au Châtelet après les camions auto font le service Sedan-Florenville-Neufchâteau. De Rethel à Sedan toutes les gares et tous les ponts sont sautés, entre-autre les gares de Sedan et de Charleville. De Lumes à Charleville il n'y a plus un mètre de voie. Mouzon a été incendié volontairement, la moitié de la ville est en ruine, l'Eglise est intacte, les habitants se sont sauvés sous la mitraille.

Environ la moitié des habitants du village de Pouru sont revenus à leur domicile. Plus de vingt ont été victimes à Stonne.

Mademoiselle Constance est à Pouru.

Les boches avaient mis des pièces aux portes de Brévilly, sur le crassier de l'usine, près du Gros-Charme, sur les hauteurs du cimetière, près de la baraque des douaniers. Mézières est presque entièrement brûlé, Pouru aurait eu le même sort si l'armistice n'était intervenu ; le village cependant était dans le dernier des états tout comme au début de la guerre : saleté, désordre, infection, les matelas de plume étaient répandus de la cave au grenier, plus de literie, plus aucune provision de bouche, ce fut du reste un vol organisé ; le soir même de l'évacuation plus de vingt camions autos sont arrivés à ce village et ont chargé trois jours durant. Alfred heureusement est resté quatre jours seul près l'évacuation, ce fut grâce à ce délai que tous leurs

meubles furent entièrement sauvés. Les autos ont quitté le village la veille de son départ. Il a rejoint ensuite Marie-Thérèse à Dohan près de Bertrix chez des amis des Pierlot. Le surlendemain de l'armistice ils sont revenus à Pouru trouvant la maison bien sale et en désordre mais intacte quant à ses meubles. Rien de brisé, mais quelques objets enlevés, tels que des garnitures de cheminée. Tout le linge a été volé. Une cachette faite à la cave et contenant des papiers de l'Usine a été demurée. Les livres bien qu'éparpillés et sales restent dans leur ensemble. Par contre la cachette où ils avaient mis leur argenterie et leurs cuivres est restée intacte. Dans cette cachette se trouvait aussi le forgeron en bronze de Papa et les crucifix de la maison. Les Alphonses avaient mis chez eux notre literie mais tout naturellement a été volé.

Alfred nous dit qu'André Castel est venu passer trois jours de permission à Pouru, il était très triste de ne revoir que les quatre murs de sa maison, il a été un peu consolé de retrouver dans les bureaux de l'usine leur buffet de salle à manger, leur table, deux armoires à glace, un lavabo, un bureau américain (André dans une lettre qu'il écrit à Elisabeth dit qu'il croit que c'est le bureau de Maman, il nous donne la marque qui est celle de Maman, et ce sera d'ailleurs facile de constater car celui de Monsieur Castel n'a qu'une rangée de tiroirs).

Les Allemands ont travaillé jusqu'à la fin de l'évacuation. Depuis trois ans on n'y travaille que le soir. La scierie de Monsieur Arnould leur avait paru trop petite. Ils avaient monté trois scies dans les bâtiments situés entre les écuries et le gros train. Depuis trois ans elles n'ont pas arrêté. Les Allemands avaient organisé les machines à faire des copeaux, pour les paillasses des soldats ; elles n'ont point été enlevées ; la tréfilerie, la pointerie et les bâtiments du gros train avaient été transformés en ateliers de charronnage. Ce n'est partout que forges, établis, enclumes. De la scierie il ne reste que les bâtiments ; les magasins sont vides, plus de ferraille. Par contre les Allemands ont abandonné quantité de bois, de voltiges, et de roues, de pièces façonnées en tout genre. Il s'en trouve dans l'usine pour environ cent mille francs, vu l'estimation faite par Monsieur Arnould lui-même ces derniers temps. Dès le début du recul les civils de tous les pays, de la Belgique même sont venus rôder à l'usine, Alfred y a fait la police, Marie-Thérèse a fait de grandes affiches interdisant l'entrée de l'usine et l'enlèvement de quelque objet sous peine de poursuite ; en même temps Monsieur Blocteur de Brévilly est venu s'installer dans son ancienne habitation, près de la chapelle pour garder l'usine. Il y a actuellement 3 gendarmes pour faire la police. Pour l'instant le bois et le charbon qui s'y trouvent sont déclarés saisis par l'autorité militaire.

Les deux machines à vapeur et les deux turbines sont en place l'une des deux machines à vapeur, quelque peu avariée n'a pas marché depuis 3 ans ; l'autre marche de temps à autre.

La grosse turbine a fonctionné jusqu'au dernier jour, à la veille de l'armistice ; l'autre venait à peine de revenir de réparation. Les courroies sont coupées, les graisseurs brisés, le tableau avarié. L'humidité y est très grande, les machines sont couvertes d'eau et commencent à rouiller. Les sous-sols sont intacts. Il est heureux que l'armistice soit intervenu, car quinze jours plus tard, tout aurait été enlevé ; dans la salle même des machines c'est un encombrement de poutres et de madriers disposés à cet effet. L'état des bâtiments est moyen ; l'ancienne fonderie vient d'être recouverte à neuf ; un grand bâtiment en planches vient d'être terminé près des écuries et n'a jamais servi ; une charpente du toit abritant le petit train s'est effondrée il y a un an. Les trains sont déserts, aucun cylindre ne reste, cinq machines à pointes subsistent ; les deux machines à ressort avec un petit magasin, une forte cisaille, la grosse machine à rivets est encore en place mais sabotée, les deux gros marteaux pilons sont enlevés, il n'en reste qu'un petit chargé déjà sur une voiture. La turbine de la tréfilerie reste ainsi que celle de l'extrémité

de la pointerie. Monsieur Gibbon est venu le 8 visiter la filature. Les bâtiments étaient en bon état, mais vides ; la machine à vapeur reste cependant. Il compte remonter le plus tôt possible. Les machines sont commandées depuis deux mois. La toiture est déjà en réparation. Rémy Dion y travaille.

La chapelle de l'usine est bien abîmée, elle a servi en dernier de salle de caserne, le chemin de croix est brisé, le tabernacle forcé ; les vitres brisées, les bancs cloués deux à deux pour servir de lits. On trouve à terre dans le cœur des feuilles de choux, ainsi que des détritrus de nourriture ; les vases sacrés sont en sûreté ainsi que les ornements, mais la cloche est enlevée comme partout, comme à Pouru et à Brévilly. En dernier, pendant l'évacuation, l'Eglise de Pouru a été pillée, toutes les bougies ont été prises ; les galons des ornements enlevés. De la chasse noire il ne reste que les deux pièces de devant, tout le velours a été coupé ; les troncs ont été forcés.

Monsieur Arnould est venu à Pouru avec ses deux fils ; il compte se réinstaller d'ici peu. Monsieur Gentil est mort à Stonne. Monsieur le Curé a versé en voiture en revenant de Stonne et a eu une foulure assez douloureuse à la jambe et a dû garder le lit pendant plusieurs jours.

Alfred dit de ne pas se presser pour revenir pour de bon à Pouru, car nous aurions des déceptions, il dit de venir à quelques-uns seulement pour se rendre compte sur place. Il nous dit que leur maison est à notre entière disposition, que la maison de Charles est encore passablement meublée, et peut être habitable après quelques réparations. Il y a des lits et des matelas, mais ni draps, ni couvertures, ni édredons. Pour ce qui est de la nourriture l'approche de la Belgique facilite bien des choses ; on trouve du beurre, quelques œufs, beaucoup de viande au prix de deux francs cinquante la livre, c'est le pain qui fait le plus défaut. On en promet toujours et toujours rien n'arrive.

Il y a beaucoup d'ouvrage pour rendre notre maison habitable ; il faudrait tout jeter par les fenêtres, désinfecter, blanchir, retapisser puis aménager petit à petit. Alfred dit qu'on ne croit pas que nous puissions l'habiter avant le printemps prochain. Elle a été toute la guerre une vraie caserne logeant plus de soixante soldats, de la cave au grenier. La cave est inondée ; le jardin n'est plus reconnaissable : tous les arbres sont épars, il y a partout des planches quadrangulaires à cause du dépôt de munitions qui y avait été établi. La voie de l'usine est en bon état, la courbe auprès de Gilet étant trop forte, les Allemands ont fait un remblai de l'autre côté de la maison. Le pont de l'usine a été sur le point de brûler : entre les arches les boches avaient établi des plates-formes, sur lesquelles avaient été glissées de grosses balles de copeaux goudronnés, tout s'y trouve encore. Pouru, Douzy et Bazeilles ont été seuls évacués. Brévilly et Sedan sont restés. La sucrerie de Douzy est entièrement anéantie, la grande cheminée a sauté. La ligne Douzy-Metz par Longwy est rétablie.

Les Alphonse ont une grande partie de la correspondance de Maman en particulier les lettres de Paul ainsi que des portraits de famille, ils ont aussi des livres de messe et quelques livres de bibliothèque. Il reste quelques-uns de nos ouvrages chez Monsieur le Curé de Brévilly.

Anne-Marie part mardi à une heure pour Paris car Madame Picard lui a offert le voyage afin de lui renvoyer ses malles qui sont en garde à la maison. Anne-Marie viendra voir Max et Pierre lorsqu'elle aura eu des nouvelles de Pouru par Charles afin de les leur communiquer. Anne-Marie descendra chez Tante Marie Collette. Papa sera à Paris pour voir Charles à son retour des Ardennes c'est à dire sans doute jeudi. Anne-Marie espère qu'elle pourra voir les Alphonse à Colombes. Nous voudrions beaucoup que Papa se décide à aller avec Maman à

Pouru afin de réorganiser tout. Nous serions si contents d'être vite réinstallés, mais avec Papa tout se décide avec lenteur. D'après une lettre de Maurice ses parents avaient l'air d'espérer que Papa viendrait remplacer mon oncle à Pouru. Papa est très heureux d'aller à Paris. J'espère qu'il verra la grande nécessité d'être sur place afin de tout remonter.

André Castel a écrit le même jour de Pouru à Elisabeth une immense lettre que nous avons aussi. Son voyage a été très difficile, il est arrivé à la nuit tombante à Pouru, il a été frapper au café Colas, il a été reçu et a soupé, il a appris là que Marie-Thérèse, Alfred et Maurice se trouvaient à Pouru. Monsieur Colas l'a alors conduit mais les Alphonse ne l'ont pas reconnu. Il a fallu qu'il se nomme. C'était la première fois qu'ils apprennaient des nouvelles de la France non occupée.

André a passé toute sa permission à rechercher ce qu'il leur restait. Dans leur maison, il n'a trouvé que le tableau noir, la cuisinière toute rouillée, un grand lit en bois (et un nid de souris dans la chambre d'Elisabeth). Au bureau il a retrouvé quelques meubles. Il a retrouvé ses prix chez le Curé de Brévilly, des livres de classe, des livres scientifiques de son père. Chez sa grand'mère il a retrouvé au grenier le buffet de sa salle à manger, une grande armoire dans la cuisine, quelques chaises.

Tout le village qui était éclairé à l'électricité a du mal à s'éclairer pour le moment. Les Boches ont baptisé les rues de noms allemands, la rue qui traverse tout le village était appelé rue de Stuttgart.

Nous avons de bonnes nouvelles de tante Tère.

Germaine Bézy se marie demain à Saint Laud. Papa sera témoin à la mairie. Elle partira mardi pour Paris, elle arrive aujourd'hui à deux heures.

Au revoir, mes chers frères, je ne puis vous écrire plus longuement. Je vous embrasse bien affectueusement.

Geneviève

22 décembre 1918 - Lettre de Jehanne d'Arc (8 ans)

Je te souhaite une bonne année et une bonne santé. Je prends des leçons de piano avec Mademoiselle Rondeau. Je te remercie beaucoup de m'envoyer une tortue pour mes étrennes. Il y a très longtemps que nous n'avons pas retrouvé la petite tortue. As-tu envoyé la tortue à Louissette. C'est aujourd'hui la fête d'Yvonne. Pour mon anniversaire j'ai eu une poupée habillée en Lorraine, l'autre en Alsacienne, deux corsets de poupée, deux paires de bas. Saint Nicolas m'a passé une malle de poupée, un lit de poupée, deux manteaux, deux cols de fourrure, deux manchons, deux robes en lainage, une petite jupe, deux serviettes, quatre draps, deux chemises, deux pantalons, deux jupons, un kimono au tricot, deux essuie-mains, un chapeau, un tapis, un tapis pour la table, deux dessus de lits, deux chemises de nuit, un matelas, deux traversins. Le linge était brodé.

Ce mois-ci, j'ai été première en composition.

Pour mon anniversaire, j'ai eu encore une robe en crépon avec des fleurs bleues. Papa m'a donné pour sa fête deux robes et deux guimpes.

Les poulettes commencent à pondre. Nous avons mangé dix coqs pendant les vacances et il ne nous reste plus qu'un coq.

Je joue très souvent à la crapette avec Papa et au Jacquet.

Le jour du Nouvel An il y aura un an que je n'aurai pas eu de dents tombées et il y en a encore à tomber.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous les cousins et cousines

Jehanne d'Arc

Décembre 1918 - Extrait de lettre de Tère

...Saint Serge, quoiqu'étant la plus jeune comme elle est première elle doit garder les élèves quand la maîtresse s'absente, et même elle fait réciter les leçons à ses compagnes, accepte oui ou non leurs excuses et inscrit leurs points. L'autre jour elle a fait réciter dix neuf leçons durant la matinée. As-tu reçu le compte rendu dans la semaine religieuse sur la venue de Monseigneur Luçon à Angers et où on parle de Jehanne d'Arc.

Le 8 décembre, nous avons eu une première communion aux Ursules. Il y avait quinze communicants et neuf communicantes. Ce sont des enfants qui vont retourner prochainement chez eux. La veille deux enfants ont été baptisés en sorte qu'étant aussi confirmés le lendemain ils ont reçu quatre sacrements en deux jours. La petite fille avait dix ans, on l'avait habillée en communicante et après le baptême elle a revêtu le voile blanc. Au petit garçon on a mis un joli surplis. On a fait ce baptême en cachette du père. Nos deux catéchumènes comprenaient fort bien ce qu'ils faisaient et ont répondu eux-mêmes aux questions du baptême et signé leurs extraits de naissance. Le baptême a été donné par Monseigneur Etienne en la chapelle des Ursules.

Geneviève prépare son brevet élémentaire de religion comme moi l'an dernier, mais c'est à croire qu'elle ne le passera pas, comme nous serons retournés chez nous. Et moi je suis quelques cours à Sainte Agnès en vue de mon brevet supérieur. Nous suivons toutes les deux des cours de mode et de coupe. Nous allons terminer notre premier chapeau pour Noël et nous avons fait une doublure à cinq pièces et nous commençons le mois prochain le corsage.

Paul Castel va sans doute aller à Grangeneuve mais ils font la bêtise d'attendre un an avant de l'y envoyer. Pierre ne sait pas ce qu'il va faire. Ils sont seulement en 3ème à seize ans. Jean va être opéré incessamment de l'appendicite.

Nous avons reçu une lettre de tante Tère. Tante Marguerite et ses enfants sont à Marmont près de Liège. Ils sont dispersés dans le village chez le curé, sacristain cordonnier. Les enfants vont en sabots, les chaussures coûtant cent soixante et cent quatre-vingt-dix francs.

Max a été tonsuré hier. Anne-Marie a assisté à la cérémonie à Saint Sulpice.

Monsieur l'abbé Matignon est au séminaire de Rome pour compléter ses études.

Je t'embrasse bien affectueusement

Tère

29 décembre 1918 - *Lettre de Geneviève à son frère Robert*

Mon cher Robert,

Je viens t'offrir mes vœux à l'occasion de la nouvelle année en espérant que l'année prochaine nous serons tous réunis à Brévilly. Je ne t'oublierai pas dans mes prières tous ces jours-ci, surtout que tu te trouves si éloigné de nous.

Anne-Marie a été à Paris. Elle y a vu les Alphonse qui étaient à Colombes, Charles qui venait de revenir des Ardennes, les cousines de Colombes et tante Caroline avec ses enfants.

Anne-Marie devait revenir mardi avec Pierre, mais comme Charles désirait l'avoir à Caen, Pierre est revenu seul avec le billet d'Anne-Marie. Anne-Marie a été aider Charles à relever les bons de réquisitions que nous avons grâce à mon oncle Alphonse. Il y en a une grande quantité (1 kilo). Charles estime qu'il doit y avoir dedans une valeur de 2 millions si on compte tout seulement au poids du métal qu'il y a dedans. Ces papiers sont écrits en Boche et Charles a dû les traduire en français afin de les donner pour la réunion de vendredi à Paris.

La réunion des administrateurs a eu lieu vendredi (anniversaire de la mort de Monsieur Castel). Papa y a naturellement été, cette réunion est comme tu le penses bien fort importante, mais nous n'avons malheureusement pas encore de nouvelles, nous les attendons avec impatience.

Nous attendons aussi des nouvelles d'Anne-Marie qui doit arriver lundi. Nous avons eu heureusement par Pierre quelques nouvelles. Pierre a vu les Alphonse. Mon oncle a maigri de 75 kilos. On ne peut paraître-il absolument pas le reconnaître, à ce point que Pierre dit que s'il venait sans qu'on sache que c'est lui, il serait impossible de le reconnaître, il est comme un homme très maigre.

Tante Marguerite est fort maigrie et paraît-il très sourde. Marie-Thérèse a souffert beaucoup de la part des jeunes filles du village et est tellement triste qu'elle n'a pas le désir de retourner à Poursu. Alfred n'a pas beaucoup grandi. Maurice a très grandi et a une drôle de voix. Agnès n'a pas beaucoup changé. Elle m'a écrit et elle me dit que son rêve serait d'être maîtresse de dessin et de peinture, c'est donc qu'elle songe à devoir travailler. François a l'air très sérieux, Christianne est très grande, plus grande qu'Agnès, Cécile n'a pour ainsi dire pas grandi, elle est très anémiée, Léon est très grandi, Jeanne ressemble à Christianne lorsqu'elle était jeune.

Les beaux meubles de Charles sont sauvés, ils sont tous au complet, à la grande joie de Charles. Il reste de notre maison le bureau et l'armoire à glace de Maman, quelques chaises Louis-Philippe, un des lits de Térésa et de moi, le lit de Mademoiselle Drouet, une table à rallonges, l'armoire aux chaussures et trois autres vieilles armoires, deux lits de fer avec sommiers et c'est tout. On a trouvé ces choses au bureau de l'usine. Chez tante Marguerite il reste aussi certaines choses à nous mais nous ne savons pas encore quoi.

Dimanche prochain nous allons être sans bonne car Joséphine a donné ses huit jours soi-disant parce que nous repartirons dans les Ardennes et comme les bonnes places sont difficiles à trouver elle risquerait de ne pas en trouver.

La cousine Valentine Delame est venue au Mans, les cousines Bontemps ont été la voir...

Janvier 1919 - *Extrait de lettre de Geneviève*

...écrit à Mademoiselle Bocquet pour la prévenir. Elle n'a reçu la lettre que le mardi soir. Elle est alors partie le mercredi matin avec Madame Bocquet et Vonnnette. La sœur pourra être sauvée et reste encore quelques chances. Le lendemain de leur arrivée elles ont pu la voir seulement pendant deux minutes.

Nous n'avons alors plus de cours pour le moment et Mademoiselle Bocquet restera à Angoulême jusqu'à la guérison complète de sa sœur.

Je ne sais pas si tu as appris la mort subite de Monsieur Lenfantin (rue du Commerce).

Il gèle très fort toutes les nuits mais en revanche dès neuf heures il y a un soleil splendide qui me permet de me tenir dans ma chambre. Madeleine et Adrien Resembly vont se marier en même temps à Tours.

La sœur de Charles Chevriaux tiendra à Pouru un magasin de ganterie, parfumerie. Nous avons avec nos 400 grammes de pain depuis le 1er février tout ce qui nous faut, surtout depuis qu'on a un peu de farine par tête sans tickets.

Grâce à l'avance que nous avons eue avec toi nous n'avons plus fait de parts depuis la veille de Noël.

Térèse a beaucoup travaillé avec Charles pour l'usine, elle se couchait rarement avant minuit, presque toujours à deux heures. Le total n'est pas entièrement fait mais on pense qu'il s'élève à quatre millions et demi.

Agnès Henry viendra peut-être passer les vacances de Pâques à la maison. Je ne sais pas encore quand Marie-Thérèse viendra, elle doit aller trois semaines à Pouru pour réinstaller ses parents.

Nos poules pondent en moyenne cinq à six œufs par jour. Nous avons trouvé l'autre jour un nid de douze tout près de la grille. Les œufs coûtent actuellement en ville onze sous pièce. A un moment ils ont été à un franc et on n'en trouvait...

6 février 1919- *Lettre d'Anne-Marie à son frère Robert*

Mon cher Robert,

Nous t'attendions avec impatience tous les derniers jours de janvier nous demandant si tu ne nous surprendrais pas d'un instant à l'autre, nous étions ravis de te revoir. Depuis nous avons reçu ta lettre nous annonçant que tu retardais ton voyage d'un mois, nous n'en sommes pas fâchés pour toi, car il fait bien froid ici, et ta chambre est particulièrement glaciale, cela te ferait une trop grande différence de climat.

Il n'y a encore aucune nouvelle au sujet de Brévilly depuis la fin de décembre, cela fait supposer que les décisions ne seront peut-être pas prochaines. Il y aura une réunion des administrateurs le 15 à Paris. Monsieur Labriet est chargé tout spécialement de Brévilly d'une manière plus directe, correspondance, inventaire, réclamation au ministère, car il se trouve justement mobilisé dans le ministère des réparations dommages de guerre. Il a dû aller ces jours derniers à Brévilly. Il doit s'arranger pour qu'on y fasse une expertise, car on ne peut absolument rien y faire avant qu'on ait photographié en détail l'usine, et fait une expertise complète, il faut aussi que le génie y soit passé.

Térèse est allée à Caen, elle a continué avec Charles le travail de dépouillement de 80 bons de réquisition, leur valeur actuelle s'élève à plus de quatre millions valeur actuelle. On ignore encore complètement comment ce sera apprécié par l'état. Charles-fils conserve espoir que les décisions de l'avenir le ramèneront à Brévilly mais il veut naturellement qu'on lui assure une belle situation. Son retour serait bien désirable car notre retour chez nous deviendrait possible.

Papa compte aller à Brévilly au commencement de la belle saison avec Maman, Geneviève et Jehanne d'Arc. Ils logeront chez les Alphonse tandis que Térèse, Néel et moi resterons ici pour le déménagement. Quand le déménagement partira d'Angers on mettra Néel pensionnaire, peut-être Térèse et je demanderai abri à des amis pendant tout ce temps. Tu serais d'un côté ou l'autre pour nous aider comme tu veux le faire.

D'après l'idée de Papa nous commencerions par habiter chez Monsieur Castel dans quelques pièces seulement, tandis que l'on travaillera à l'aménagement de notre maison si nous devons y rester. On le saura probablement alors. Charles nous a écrit très gentiment au sujet de sa maison, mais finalement il est préférable que nous restions dans un local au frais de l'usine, car on pourrait prétexter cette situation temporaire pour supprimer l'avantage du logement.

Toutes ces questions restent ennuyeuses et complexes. Les Alphonse partent avant le 12 février pour Pouru, c'est à dire mon oncle, ma tante, Christianne, Cécile et Léon, Jeanne et Alphonse. Maurice et François sont au collège à Buzenval. Agnès reste avec ses grands-parents à Colombes. Alfred va passer son conseil de révision. Marie-Thérèse ira de côté et d'autres.

Ma tante Marguerite t'offre une chambre pour quand tu voudras aller à Brévilly. Papa pense bien t'y envoyer...

23 mars 1919- *Lettre d'Anne-Marie à ses frères*

Mon cher Max et mon cher Pierre,

Pour varier c'est encore la crise domestique ! Notre femme à journées n'est venue ni jeudi, ni samedi ni aujourd'hui, ce n'est pas que c'est le rêve ! Irma n'est pas une perle ! certes non, c'est même un numéro bien extraordinaire ! mais elle abat du travail. Maman est chez elle pour aller voir si elle va vraiment nous lâcher.

Papa ira dimanche à Paris, il pense quitter lundi. Aussi nous ferons de grandes invitations pendant son absence... Vendredi soir nous recevrons les amis de Térèse et de Geneviève, Samedi les miens et Dimanche les Butruille et les Bontemps.

Les poules sont arrivées à destination au bout de dix jours de voyage. Robert ne donne pas davantage de détails. Il fait déblayer le jardin des planches qui limitaient les réserves d'obus et des branchages qui les recouvraient, car il peut rester des obus qu'il faut repérer avant que l'herbe ne grandisse. Les Boches avaient mis quatre-vingt wagons de munitions dans le jardin. Il y a encore une caisse d'obus à la grange.

Monsieur Labriet était à Pouru cette semaine. Les affaires semblent un peu avancer. Robert pense rester à Pouru et ne pas venir nous aider pour le déménagement car il voudrait aussi trouver une situation par là. Papa compte toujours qu'il va nous revenir incessamment, c'est assez ennuyeux car nous ne savons comment faire pour le prévenir.

Nous avons fait 9 caisses de vaisselle jeudi après-midi. André Castel est venu organiser les couvercles avec Néel, scier les planches, etc...

Jeudi nous continuerons. Quand Pierre sera là nous le ferons turbiner ferme car à ce moment nous voudrions avoir à peu près fini tout ce qu'on peut faire avant le départ de Papa et Maman.

Nous allons acheter des caisses de Brisset, mais nous en avons encore quatre très grandes et six petites. Le wagon peut nous arriver d'un jour à l'autre. Quand nous serons prévenus nous aurons deux jours pour le remplir. Ce sera alors une presse terrible si nous ne sommes pas suffisamment prêts. J'ai été vendredi avec Mademoiselle Bocquet dans une de ses fermes du côté de Baupréau. Nous avons passé une après-midi très agréable, une après-midi de raccord après une situation très tendue depuis un mois. Nous sommes maintenant dans la meilleure entente.

Encore deux poulets mangés par un affreux chat dans les mêmes circonstances !

En hâte je vous quitte pour aller faire le dîner et la vaisselle.

Je vous embrasse bien affectueusement tous deux.

Anne-Marie

28 Avril 1919 – *Lettre de Pierre Toison à son père*

Fort du Bois L'Abbé, ce soir

Mon cher Papa,

Je serai rudement content d'avoir de vos nouvelles : rien encore de vous depuis mon retour. Avez-vous reçu ma lettre écrite le lendemain de mon arrivée au Rgt. J'ai été très satisfait d'apprendre par Mère qu'enfin vous n'étiez plus si lugubrement seul, et que J (Jean) et M (Madeleine) étaient auprès de vous. Or J à lui seul nous remplace bien 2 ou 3.

Je suis en ce moment plongé jusqu'au cou dans cette science passionnante entre toutes : la Comptabilité.....c'est on ne peut plus rasoir et dépourvu d'intérêt, mais enfin comme cela me sera nécessaire, il faut bien l'étudier cependant : Pardon de vous avoir demandé une explication sur « la traite »; mon bouquin n'était pas bien clair, ou je n'avais pas l'intelligence suffisante.....enfin bref je l'ai compris maintenant. Je suis toujours dans mon « Raquet » délicieux et solitaire. Que vous seriez heureux cher Papa d'être dans une pareille demeure, et quel bien cela vous ferait. Sentant la démobilisation prochaine, notre colonel bien d'inaugurer un vaste programme d'instruction d'envergure napoléonienne et tout à fait certes de ces constances pour des gens comme nous tous qu'allons quitter képi d'ici peu de temps.....heureusement qu'en dessous de lui d'autres personnes qui le connaissant prennent laissent une bonne part de toutes ses prescriptions.

Mon cher Papa, je serai archicontent de recevoir ne fusse qu'un petit mot de vous quoique j'aime particulièrement vos longues lettres, je vous embrasse ras affectueusement.

Votre fils affectueux et respectueux,

Pierre

2 mai 1920 – Décès de Pierre Henry du Canada

Le très cher cousin d'Anne-Marie... Comme elle a du être triste...

